



La Coopération des idées

REVUE D'ÉDUCATION SOCIALE

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 16 DE CHAQUE MOIS

SOMMAIRE

- G. DEHERME *L'Influence sociale des femmes.*
ANTOINE BAUMANN . . *Notes sur l'éducation.*
D^r P.-N. DIVARIS . . . *La Grèce et la politique russe.*
PAR TOUS *Revue des opinions, des faits et des idées.*
REMY ANSELIN *Notes politiques.*
JEAN THOGORMA *La Vie à Landerneau-des-Lettres : Les écrivains
et la presse.*
JULES RAVATÉ, G. D. . . *Correspondance.*
*Les Livres qui font penser : ANTOINE BAUMANN, G. DEHERME, A. GUÉRIN,
ÉLOI PÉPIN.*

Le Numéro : 0 fr. 50

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :

6, Boulevard de la Madeleine, 6

PARIS

LA COOPÉRATION DES IDÉES. — N° 19. — 1^{er} Octobre 1912.

La Coopération des Idées

Directeur : G. DEHERME

Prix du Numéro : 0 fr. 50

ABONNEMENT ANNUEL : { 6 francs pour la France,
10 francs pour l'Etranger.

Collections de la précédente série
(années 1908, 1909, 1910 et 1911) : 5 francs par année.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :

PARIS -:- 6, Boulevard de la Madeleine, 6 -:- PARIS

On reçoit :

Pour tout ce qui concerne L'ADMINISTRATION, *tous les jours*, sauf les dimanches et jours fériés, de 8 heures du matin à midi et de 2 à 6 heures du soir ;

POUR LA RÉDACTION, tous les *mercredis*, de 4 à 6 heures du soir ;

Enfin, en réunions amicales, sans invitation spéciale, *tous les dimanches*, de 4 à 6 heures. Les lecteurs, collaborateurs et amis de *la Coopération des Idées* seront toujours les bienvenus.

Aucun article publié n'est payé.

Les manuscrits non publiés sont à la disposition de leurs auteurs.

A NOS ABONNÉS

Ceux de nos abonnés qui seront avertis que leur abonnement est terminé sont priés de nous faire parvenir leur renouvellement pour éviter les frais de recouvrement.

Ceux qui ne désirent pas continuer leur abonnement sont priés de refuser au facteur le numéro qui suivra l'avertissement.

La Coopération des Idées

REVUE D'ÉDUCATION SOCIALE (17^e année)

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 16 DE CHAQUE MOIS

Directeur : G. DEHERME

ABONNEMENT ANNUEL : { 6 francs pour la France,
10 francs pour l'Étranger.

Le N^o : 0 fr. 50. — Spécimen gratuit sur demande.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 6, Boulevard de la Madeleine, Paris

L'œuvre d'éducation sociale est d'une nécessité urgente. Jamais les esprits n'ont été aussi confus, affolés d'indécision, aigris d'un sectarisme sans foi. Malgré tant de présomptions et d'outrecuidances, jamais les Français ne furent plus ignorants de la vie sociale.

C'est donc à reconstituer socialement les institutions, les idées et les sentiments que s'efforce *la Coopération des Idées*. Dans toutes les graves conjonctures d'une existence privée et d'une existence publique de plus en plus trépidantes et incertaines de leurs fins comme de leurs moyens, elle veut être une lumière qui guide l'esprit et

un foyer qui réchauffe l'âme. Elle n'est donc ni sectaire ni pédante. Elle est vivante. Elle est résolument contre toutes les anarchies : celles du dedans — du cœur et de l'esprit — comme celles du dehors, celles d'en bas comme celles d'en haut. Elle ne compose pas avec les mensonges du monde et les vilénies du régime.

Sans doute, la difficulté est grande de se faire entendre dans la Babel électorale et démagogique qu'est devenue la France : *la Coopération des Idées* tâche à la surmonter par la précision, la clarté et la méthode. Et aussi l'autorité. Aucun article publié dans cette revue n'est payé. Il faut que ses lecteurs le sachent bien : *la Coopération des Idées* ne fait point commerce de divertissements plus ou moins élégants, elle ne tient pas boutique d'idées, d'émotions ou de mots. Elle veut enseigner, diriger, exercer une influence sur les cœurs et les esprits, et toute vénalité trouble, asservit et avilit la pensée. Pour prétendre à conseiller, consacrer et régler les puissances temporelles, il faut d'abord n'en pas solliciter des bénéfiques.

La Coopération des Idées tient bien moins à la foule des abonnés, à être lue de beaucoup qu'à être comprise d'une élite agissante. Elle n'est pas prostituée à une populace qui veut qu'on la flatte ou l'amuse pour son argent, elle est au service de la société française menacée de périr.

Des articles de fond étudient les questions les plus pressantes du moment et de toujours. De l'actualité sociale, on tire des leçons qui montrent l'aptitude du positivisme à résoudre nos plus troublants problèmes. Mais *la Coopération des Idées* ne s'absorbera jamais dans la

vaine recherche de la vérité absolue, elle se bornera à mettre en lumière les vérités réconfortantes et fécondes, celles qui conviennent en un temps troublé à un peuple désarmé, à une société en pleine décomposition. Elle vise non au sublime quintessencié mais au simple bon sens, non à la parfaite justice mais à l'ordre possible, non à étonner mais à servir, non aux applaudissements provisoires que provoque l'éloquence des phrases mais à la sympathie durable qu'éveille l'âme qui se donne.

La collection de la Coopération des Idées constitue une encyclopédie sociale documentée et vivante qui a sa place marquée dans toutes les bonnes bibliothèques. Les 24 numéros annuels forment un total de 1.920 pages de texte en quatre volumes in-8° carré. Le prix de l'abonnement est aussi réduit qu'il est possible : 6 francs par an pour la France et les colonies, 10 francs pour l'Étranger.

Un numéro spécimen est envoyé à toute personne qui en fait directement la demande ou dont l'adresse nous est transmise.

Nous serons reconnaissants à qui nous fera parvenir des listes d'adresses de personnes susceptibles de s'intéresser à un effort de reconstitution sociale.

Collection des meilleurs auteurs classiques

AUGUSTE COMTE

PHILOSOPHIE POSITIVE

Résumé par **ÉMILE RIGOLAGE**

4 volumes à 0 fr. 95 ; reliés toile pleine, 1 fr. 75

I. Mathématiques-Astronomie ; -- II. Physique-Chimie-Biologie ;
III. Sociologie : temps anciens ; -- IV. Sociologie : temps modernes.

Ernest Flammarion, Éditeur, 26, rue Racine

L'UNION COOPÉRATIVE

est un journal bi-mensuel, édité par le Comité central de l'Union Coopérative des Sociétés françaises de Consommation. Il contient des articles, des études, des monographies, des renseignements, etc., sur la Coopération en France et à l'Étranger. — L'Union Coopérative doit être lue par tous ceux qui s'intéressent à la Coopération.

Prix du numéro, 0 fr. 20 ; de l'abonnement annuel, 4 fr.
Étranger, 6 fr.

Les abonnements sont reçus : 1, rue Christine, PARIS

LE COURRIER DE LA PRESSE

Tél. 101-50

21, Boulevard Montmartre, — PARIS

Tél. 101-50

Directeur : **A. GALLOIS**

RÉPERTOIRE PARLEMENTAIRE

Relevé des Votes des Députés et Sénateurs et Nomenclature de leurs Travaux
D'après le Journal Officiel de la République française

Le Courrier de la Presse lit 6.000 journaux par jour



La Coopération des idées

L'Influence sociale des femmes ⁽¹⁾

« L'office fondamental, à la fois privé et public, assigné à la femme dans le régime positif, ne constitue, à tous égards, qu'un vaste développement systématique de sa propre nature. »

AUGUSTE COMTE.

Les divagations métaphysiques et les insanités individualistes du féminisme ne parviennent assez souvent qu'à dévoyer le sentiment social. Certaines émancipées ne prétendent aux fonctions masculines que parce qu'elles espèrent mieux employer ainsi leur activité, leur intelligence et leur zèle au bien public.

On ne saurait, d'ailleurs, par là, afficher plus brutalement un plus profond mépris pour la femme en général, pour ce qu'elle fut, pour ce qu'elle est encore, heureusement, pour ce que, dans l'ensemble, elle ne peut ne pas être. Ces féministes non entièrement dénaturés

(1) Voir les n^{os} 11, 12, 13 : « Le couple futur », « Les cervelines », « Les ouvrières ».

rées ont-elles encore assez de bon sens pour comprendre que, si vraiment elles s'élevaient en occupant les places qu'elles ambitionnent, ce serait pour abaisser la majorité des femmes qui ne peuvent suivre leur exemple ?



Avec l'enseignement d'État, la diplômanie qui en est le moyen et le sinécisme qui en est le but, on a confondu le gavage mnémonique avec l'instruction et le savoir avec l'intelligence, en attribuant au simulacre de celle-ci une prééminence que, même réelle, elle ne doit jamais avoir.

Et le paysan, l'ouvrier ont voulu être tout : patrons, commerçants, fonctionnaires, artistes, littérateurs, politiciens, apaches, tout plutôt que de produire utilement. Un rond-de-cuir abêti par l'inaction, qui perçoit 150 francs par mois sur un budget de 5 milliards, ne se croit-il et n'est-il pas considéré comme très supérieur à un ouvrier qui gagne 10 francs par jour et qui, de plus, les produit ?

Le suffrage universel a beaucoup contribué à répandre les sots préjugés des classes moyennes, — et d'autant plus que son mécanisme ne fonctionne qu'en les satisfaisant.

On proclame que chaque citoyen est roi. Eh bien ! on ne peut attendre de ces rois, outre l'exercice de leur souveraineté électorale, que, de leurs mains augustes, ils sèment du blé, bâtissent des maisons, enfournent le pain, — sinon en amateurs, à la manière du serrurier Louis XVI.

Il n'y a plus de classes sociales, a-t-on dit, — et l'on voudrait que, socialement, il n'y eût plus de sexes. C'est reconnaître qu'il n'y a plus de fonctions sociales, et donc plus de société. Pas de fonctions sans organes appropriés et pas d'organisme social sans fonctions différenciées.

Aussi, maintenant, ce n'est pas celui qui produit le mieux qu'on honore; mais celui qui consomme et gaspille le plus. Dans l'anarchie, c'est le parasite qui règne. En France, jamais le travail manuel — et donc le prolétariat — n'a été aussi méprisé en fait. C'est le résultat le plus certain de la démocratie individualiste.

Que les féministes étendent notre désagrégation sociale jusqu'à ce qui reste de la famille, et c'est au préjudice de la vraie femme, l'épouse, la mère, la ménagère, que tout le parasitisme féminin, — bas-bleus, belles-madames, cabotines et courtisanes, — s'épanouira. Cela commence. Et c'est le résultat le plus certain du féminisme spontané.



Si le positivisme exige que prolétaires et intellectuels restent pauvres et ne participent aucunement, — même par le vote, — au gouvernement politique et économique, ce n'est point pour asservir et avilir la pensée et l'activité, mais, au contraire, pour les libérer et les honorer.

La vénalité de la pensée n'est pas moins honteuse que celle du sentiment. Elle est aussi dégradante. La pédanterie académique et universitaire et le mercantilisme littéraire ont fait perdre à l'intelligence toute l'in-

fluence qu'elle pouvait et qu'elle devait avoir. Ces bonnes filles de gens-de-lettres ne font aucune difficulté, quand on y met le prix, pour la livrer aux proxénètes de la librairie. La propriété littéraire en a fait une prostituée qu'on peut envier pour son luxe, admirer pour sa beauté ; mais qu'on ne saurait estimer ni aimer.

Sans la pousser au pinacle, il faut que l'intelligence reprenne sa place, — qui n'est pas dans les mauvais lieux où tout s'achète. Mais elle ne la reprendra qu'avec son indépendance et sa dignité, c'est-à-dire le désintéressement, la modestie et la pauvreté.

Toute puissance temporelle, — de la richesse ou du commandement, — la corrompt. Elle ne doit être que le ministre du cœur pour contenir, régler et guider les forces matérielles. Car celles-ci tendent naturellement, comme nous n'avons que trop l'occasion de le constater dans notre anarchie (d'abord spirituelle, ne l'oublions pas), à opprimer et corrompre. Aussi les forces matérielles ne sont-elles point trop développées ni mal attribuées ou réparties, comme l'imaginent les socialistes : ce sont les forces spirituelles que nous avons à reconstituer.

Quand l'intelligence obéissant au cœur, et non plus à l'argent et au gouvernement, saura susciter l'approbation ou la réprobation de l'opinion publique, que le prolétariat, au besoin, appuiera du boycottage, aucune force sociale ne pourra être malfaisante.

C'est pourquoi le positivisme se préoccupe de régler l'emploi de ces forces, — non d'en changer les détenteurs. C'est pourquoi il voudrait que la richesse et le commandement fussent concentrés, nominaux et responsables, afin qu'ils aient la possibilité d'assumer de

plus grands devoirs et plus de force positive à consacrer au service social, en même temps que moins de force négative à opposer, par la dispersion, l'anonymat, l'irresponsabilité, à l'inspiration philosophique, à l'aspiration prolétarienne et à l'affection féminine. En tout, on ne s'appuie que sur ce qui est durable, stable et résistant.

Ce n'est donc point pour diminuer socialement la femme, restreindre son influence, l'écarter de l'universelle coopération que le positivisme tient à l'affranchir de toute obligation matérielle extérieure, de toute responsabilité politique et économique. Au contraire. C'est pour la vouer plus magnifiquement au rôle éminent pour lequel elle est le mieux faite et qu'elle seule peut remplir.

Le principe même de la séparation des pouvoirs temporel et spirituel, qui domine toute la politique positive, interdit au pouvoir modérateur tout exercice du pouvoir directeur.

Plus encore que les philosophes, les femmes doivent donc s'abstenir des affaires pratiques. « Car la délicatesse du sentiment, dit Auguste Comte, qui constitue leur mérite essentiel et la source de leur véritable ascendant, est encore plus altérable par la vie active que la netteté et la généralité des principes théoriques. L'exercice de l'autorité pratique ne peut se concilier avec l'essor habituel de l'esprit d'ensemble, parce qu'il préoccupe l'intelligence de questions spéciales. Mais il nuit beaucoup plus à la pureté des affections, en développant les impulsions égoïstes. Ce danger serait d'autant moins

évitable pour les femmes, que leur âme éminemment tendre manque ordinairement d'énergie, de manière à ne pouvoir lutter assez contre les influences corruptrices. »

*
* *

Elles manquent d'ailes, les chimères féministes. Dé-gagées de leur phraséologie, elles apparaissent vulgaires, niaises, grossières, antiféminines surtout.

C'est la puissance matérielle, et elle seule, qu'on envisage, qu'on sollicite et dont on veut disposer. Il semble qu'il n'y en ait plus d'autre, qu'on ne se sente plus capable d'obéir à des raisons, à des devoirs, et même de s'oublier dans une étroite...

Sans doute, on se targue d'intellectualisme. Mais, quand on parle de science, il ne s'agit que de cette science brevetée, avec garantie du gouvernement, qui est un titre à faire valoir. S'il est question de pensée, d'art, ce n'est que de ce qui peut s'en monnayer.

En réalité, on ne demande rien au cœur non plus qu'à l'esprit. On n'attend rien que de la contrainte brutale, par l'argent, le policier et le revolver, ou de la contrainte légale. En réclamant des mesures législatives, auxquelles elles prêtent, avec une candeur extrême, la vertu des miracles, les féministes proclament en fait la déchéance féminine. C'est une véritable abdication. Le moyen âge sanctifiait la femme en élevant des autels à la Vierge Marie; nos féministes nous font agenouiller devant la basoche. Des cours d'amour aux tribunaux, ce n'est pas un progrès.

C'est une négation inconsciente de tout ce que la civilisation — si elle a un sens — tend à réaliser de plus en plus : la prédominance de la persuasion sur la contrainte, la subordination du temporel au spirituel.

*
* *

Auguste Comte a pu dire : « La femme nous pousse vers l'avenir, tandis que le sacerdoce nous subordonne au passé, la masse active ayant pour domaine le présent. »

En annonçant cette harmonie finale du sentiment, de l'intelligence et de l'activité, « reliant la population objective aux deux populations subjectives », c'est-à-dire les vivants aux morts et à la postérité, notre Maître indiquait l'influence capitale que la femme peut exercer. Toute morale, certes. Mais c'est pourquoi elle peut être si grande, — et toujours grandir.

Les trois éléments naturels du pouvoir modérateur sont les femmes, les philosophes et les prolétaires. « Sans le premier, dit A. Comte, il manquerait de pureté et de spontanéité; sans le second, de constance et de sagesse; sans le dernier, d'énergie et d'activité... Les femmes constituent donc, dans le régime positif, la source domestique du pouvoir modérateur, dont les philosophes deviennent l'organe systématique, et les prolétaires la garantie politique. Organes spontanés du sentiment qui seul préside à l'unité humaine, les femmes constituent l'élément le plus direct et le plus pur du pouvoir modérateur, destiné à moraliser de plus en plus l'empire nécessaire de la force matérielle. A ce titre, elles

sont chargées, d'abord comme mères, puis comme épouses, de l'éducation morale de l'Humanité. De là résulte leur existence de plus en plus domestique, et leur participation de plus en plus complète à l'instruction générale, afin que leur situation tende toujours à mieux développer leur vocation. »

..

Restant au foyer, qui est leur sanctuaire, les femmes auront une influence publique considérable. A toutes les classes, elles rappelleront toujours « la prépondérance fondamentale du sentiment sur la raison et sur l'activité ». Elles combattront donc chez les prolétaires l'abus de l'énergie et chez les philosophes l'abus du raisonnement. « Tendait partout à faire justement prévaloir l'influence morale, le sexe affectif réproouve spécialement les brutalités collectives : il supporte encore moins le joug du nombre que celui de la richesse. » Avis aux suffragettes.

Quand les foyers se reconstitueront, on s'apercevra de la stupidité et de la misère de l'existence fiévreuse, toute d'apparat, d'une foule hallucinée qui se bouscule dans les rues, les casinos, les théâtres, les cafés, à la poursuite du décevant plaisir... On goûtera le charme de la vie familiale. La sociabilité s'affinera. Et la femme sera toujours appelée à présider discrètement ces lieux de réunion, ces salons, pour y faire prévaloir une douce discipline morale. « Un avis indirect, mais opportun et affectueux, dit A. Comte, y détournera souvent le philosophe d'une ambition fourvoyée ou d'une orgueilleuse

divagation. Les cœurs prolétaires s'y purifieront habituellement des germes renaissants de violence ou d'envie, sous une irrésistible sollicitude dont ils apprécieront la sainteté. D'après une délicate répartition de l'éloge et du blâme, les mieux appréciés, les grands et les riches viendront y sentir sincèrement que toutes les supériorités quelconques sont moralement destinées au service continu des infériorités. »

L'opinion commune formulée par les philosophes et proclamée par les prolétaires n'aura toute son efficacité qu'après l'indispensable consécration féminine.

Sous le régime positif qu'exige notre régénération intellectuelle et morale comme notre réorganisation politique et sociale, les femmes deviendront les prêtresses spontanées de l'Humanité. Car « leur office consiste surtout à cultiver directement le principe affectif de l'unité humaine, dont elles offrent spécialement la plus pure personnification ».

Et Comte ajoute : « Supérieures par l'amour, mieux disposées à toujours subordonner au sentiment l'intelligence et l'activité, les femmes constituent spontanément des êtres intermédiaires entre l'Humanité et les hommes. Telle est leur sublime destination aux yeux de la religion démontrée. Le Grand-Être leur confie spécialement sa providence morale, pour entretenir la culture directe et continue de l'affection universelle, au milieu des tendances, théoriques et pratiques, qui nous en détournent sans cesse. »

♦♦

Pour le positivisme, dont la principale conception est

« l'homme pensant sous l'inspiration de la femme, pour faire toujours concourir la synthèse et la sympathie, afin de régulariser la synergie », la famille est donc essentiellement destinée « à développer l'action de la femme sur l'homme ».

Et c'est précisément parce que le féminisme a pour conséquence directe d'affaiblir et même d'annihiler cette action qu'un positiviste ne saurait, à un degré quelconque, être féministe. Comme pour la liberté de l'enseignement, la séparation du spirituel et du temporel, le parlementarisme, le divorce, etc., — nous avons là une excellente pierre de touche pour reconnaître le véritable esprit positif.

La famille est la cellule sociale, et parce qu'elle est elle-même une société en réduction. Ce fut, d'ailleurs, la première société. La plupart des hommes ne peuvent comprendre l'ensemble social. « C'est donc exclusivement dans la vie domestique, dit Comte, que l'homme doit chercher habituellement le plein et libre essor de ses affections sociales, et c'est peut-être à ce titre spécial qu'elle constitue le mieux une indispensable préparation à la vie sociale proprement dite : car la concentration est aussi nécessaire aux sentiments que les généralisations aux pensées. » Quand M. Paul Bourget nous dit que « fortifier le groupe familial, c'est fortifier l'individu », il entend sans doute que c'est dans la famille que l'individu apprend le mieux à s'oublier et à obéir. Et il n'est pas de meilleur exercice pour le caractère.

Les lois qui président à l'équilibre et au développement de la société s'appliquent donc exactement, toutes choses égales, à la famille, à son harmonie et à sa prospérité.

Ainsi les conditions de l'ordre organique dans le groupe familial sont les mêmes que dans l'ensemble social.

Il y faut un gouvernement. Et spirituel, et temporel. « Entre deux êtres seulement, que relie-spontanément une profonde affection mutuelle, aucune harmonie ne saurait persister que si l'un commande et l'autre obéit. » La femme, on l'a dit, représente, dans la famille, le pouvoir moral. « Si la constitution domestique se réduit à systématiser l'influence de la femme sur l'homme, dit Auguste Comte, on peut dire également que la constitution politique consiste surtout à régler l'action du pouvoir intellectuel sur la puissance matérielle. » Ici l'intelligence, là le sentiment concourent plus spécialement à diriger l'activité.

La famille sera d'autant plus forte que les fonctions seront plus différenciées; elle sera d'autant mieux ordonnée que l'unité de direction, la continuité du groupe, la responsabilité du chef seront plus complètement réalisées; elle sera d'autant plus libre et paisible, l'indépendance et le concours seront d'autant mieux garantis (ce qui est l'objet principal de toute politique) que les deux pouvoirs temporel et spirituel seront plus nettement séparés; enfin elle sera d'autant plus heureuse que sa sécurité sera mieux assurée dans l'ordre général auquel son ordre particulier contribue, sa solidarité plus efficace, son harmonie plus parfaite.

G. DEHERME.

NOTES SUR L'ÉDUCATION

GÉNÉRALITÉS

Je ne m'occuperai que de l'éducation morale. J'entends par là ce qu'on appelle communément la formation du caractère, ce que je préfère nommer le développement de l'âme, dans sa partie la plus importante qui est le mécanisme des impulsions.

Celles-ci se retrouvent toujours, comme point de départ, dans les moindres manifestations extérieures de notre personnalité. Un peu de réflexion sur les épisodes de la vie courante suffit à le faire comprendre. Si j'entre dans un restaurant pour manger, j'obéis à l'instinct nutritif. Si je rends visite à un ami, j'y suis poussé par mon attachement à sa personne. Quand une femme cède aux suggestions d'un marchand qui lui vante un article de toilette propre à l'embellir, c'est un mouvement de vanité qui met fin à ses hésitations. Et, lorsque nous portons assistance à un de nos voisins dans la détresse, nous sommes mus par la bonté.

Les positivistes peuvent mettre au défi qu'on leur montre un acte humain, à l'origine duquel ne se trouverait aucun de nos penchants naturels. Ceci ne les empêche pas de reconnaître que, fort souvent, l'impulsion ne sera pas unique, mais qu'il y aura combinaison de moteurs multiples. Ainsi, dans le geste d'un homme qui

témoigne du respect à un puissant personnage, il pourra entrer à la fois une vénération sincère et certains calculs d'intérêt personnel, c'est-à-dire d'instinct conservateur ou d'ambition. Et, par ailleurs, dans les combinaisons de ce genre, la force respective des diverses poussées convergeant dans la même direction variera souvent d'intensité, ce qui produira des résultats fort divers. Pour m'en tenir au cas que je viens d'énoncer, on peut voir tel solliciteur obéir surtout à son intérêt, avec une vénération très faible comme adjuvant, tandis que, chez tel autre, c'est un état d'âme inverse qui se révélera.

On répète souvent que l'être humain, surtout quand il offre une nature un peu supérieure, se laisse guider par les idées. Et l'apparence des faits semble quelquefois justifier une telle assertion, surtout quand on se trouve en face d'une attitude persévérante. Tel sera le cas d'un industriel qui monte une vaste entreprise dont la conduite et le développement exigent une grande tension d'esprit. Mais qu'on réfléchisse à la nature du mouvement initial qui ne fait que se prolonger dans la suite des efforts renouvelés pour aboutir. On y trouvera le plus souvent l'ambition, c'est-à-dire un mouvement très variablement dosé d'orgueil, de vanité et d'amour du gain. Parfois un vrai sentiment social viendra s'y adjoindre, sous la forme du désir d'être utile à la société, par la mise en valeur de richesses naturelles ou de toute autre façon similaire. En tout cas, ambition ou sentiment social, toujours nous découvrons, en dernière analyse, ces propulsions intimes que la langue usuelle désigne confusément sous les noms de penchants, instincts, passions, aspirations, etc.

Quant à l'intelligence, on peut l'assimiler à une lumière froide qui nous permet de voir les choses et de découvrir les conditions requises pour les modifier dans le sens de nos désirs. Elle sera, suivant les cas, la pauvre lampe qui rayonne faiblement ou le phare électrique qui supplée à l'absence du soleil. On se tromperait en voulant en faire un moteur. Ce qui égare, c'est que la découverte de choses restées inaperçues d'abord réagit souvent sur nous-mêmes et peut éveiller des penchants en sommeil. Exemples: la vue d'un mets dont on est friand fait naître l'appétit; une personne ayant des habitudes de piété chrétienne, et qui rencontre une croix sur son chemin, éprouvera un mouvement de vénération religieuse. On ne trouve là rien qui infirme ce que j'ai avancé.

Ces explications sommaires suffisent, je pense, à faire comprendre pourquoi la culture des sentiments doit être tenue pour le plus essentiel de la tâche éducative. Or ceux-ci se classent en deux catégories bien distinctes.

Les uns ont trait au bien propre de notre personne. On les qualifie d'égoïstes. Mais il ne faut pas attacher un sens trop défavorable à ce mot. Car leur essor, convenablement réglé, a pour effet de nous munir de forces, faute desquelles nous ne pourrions à peu près rien entreprendre. Si l'instinct conservateur venait à nous manquer, tout péril un peu grave aurait vite fait de nous anéantir. L'orgueil, si insupportable quand il aboutit à tyranniser nos semblables ou à fuir leur contact, reste excellent pour fortifier cette confiance en notre valeur

personnelle qui nous permet de mener à bien une tâche longue et difficile, ou encore quand il nous rend possible la résistance aux efforts oppressifs venus de notre entourage.

L'éducation ne consiste donc pas à supprimer nos poussées d'égoïsme, ni même vraiment à les affaiblir, mais à *les faire dominer par nos sentiments sociaux ou altruistes*. Ceux-ci forment une seconde catégorie de forces intimes qu'il importe de développer par des moyens comparables à ceux de cette gymnastique grâce à laquelle on parvient à développer les muscles du corps. Car le but final est de rendre l'être humain plus apte à vivre en société et à se dépenser efficacement pour sa famille, pour sa patrie, pour l'espèce humaine tout entière. Le positivisme est utilitaire, non dans le sens grossier du mot, mais dans son sens le plus noble. Il commande les tâches profitables à autrui. Qu'on me dise quel dessein serait plus digne de notre activité ? De là suit qu'on doit, en premier lieu, perfectionner le plus possible l'agent auquel incomberont ces tâches, afin qu'il rende de plus grands services.

Mais si nos penchants égoïstes sont multiples, l'altruisme présente aussi un ensemble d'impulsions diverses. Le « bon garçon », qui se lie aisément, fait de l'altruisme à sa manière. Le subordonné qui observe une consigne en fait aussi à sa manière, laquelle est assez différente. Et l'altruisme d'une sœur de charité se présente encore sous un autre aspect. L'analyse psychologique ramène, en effet, à trois, nos inclinations sociales. Ce sont *l'attachement, la soumission et la bonté*.

L'histoire de notre espèce, considérée dans les phases

principales de son évolution, nous montre que l'essor de ces trois sentiments fut successif et qu'il se produisit dans l'ordre que je viens d'indiquer. Chez nos jeunes contemporains, ce même essor suit la même marche, mais avec une vitesse très considérablement accrue. Il importe donc beaucoup que l'éducateur se règle sur ces données, *son rôle étant, non, comme on le répète à tort, de pétrir à sa guise une pâte molle, mais de stimuler, en l'améliorant, l'efflorescence spontanée de la nature humaine.*

Nous diviserons donc cette étude en trois parties correspondant à l'enfance, à la première jeunesse, à l'adolescence. Nous tâcherons de montrer qu'une éducation normale vise à développer *surtout* l'attachement durant la première période, la soumission pendant la seconde, et réserve la culture de la bonté pour la fin. J'ai souligné le *surtout* ; car il ne faudrait pas tomber dans un exclusivisme peu compatible avec la délicate complexité des faits psychologiques. Il reste que l'attention de l'éducateur doit varier d'objet principal suivant l'âge du sujet à éduquer. Je tiens ce point pour capital.

I

*Première période. — Jusqu'à sept ans. —
Phase d'expansion.*

Cette première période étant celle que caractérise l'essor de l'attachement, je dois commencer par définir cette impulsion.

Comme le mot l'indique, il s'agit du *besoin que nous*

avons tous de nous sentir rattachés à d'autres êtres. Mais on aurait tort de limiter le domaine de ce penchant à une très forte liaison entre deux individus, tels que deux amis intimes ou, mieux encore, un homme et une femme qui s'aiment au point d'en devenir indifférents à tout le reste. Chez les natures puissantes, le besoin d'union peut s'étendre à un nombre d'êtres fort grand, sauf à varier beaucoup d'intensité suivant qu'il s'agit de tel ou tel. A l'inverse, chez les natures faibles, ce même besoin, devenant un besoin d'appui, tend à se confondre avec l'instinct conservateur : tel le cas du nourrisson qui pousse des cris de détresse, quand sa mère le pose sur un lit, pour vaquer à des soins qui ne le concernent pas.

Cette liaison de l'instinct conservateur avec l'attachement demeure la caractéristique de tout le premier âge. Comme, d'autre part, en supposant les deux époux bien assortis, la femme est douée d'une puissance d'attraction bien supérieure à celle de l'homme, elle se trouve toute désignée pour assumer les soins de l'éducation initiale. Il faut donc mentionner comme une énormité inqualifiable le fait, heureusement rare, des parents qui condamnent à l'internat, dans un lycée, de jeunes garçons de cinq à six ans.

Le grand précepte, qu'il ne faut jamais perdre de vue jusqu'aux environs de la septième année, peut se formuler ainsi : *fortifier assez la nature morale de l'enfant pour que, chez lui, le besoin d'attachement se sépare de l'instinct conservateur et s'étende à d'autres êtres que la mère, celle-ci demeurant tout de même le point central de son affection.*

De là, dans la pratique, une double tâche.

D'abord, il faut habituer les tout petits à supporter l'éloignement de la mère. Elle se mettra loin de lui, en restant visible. Puis elle deviendra invisible, mais fera entendre sa voix. Finalement, elle s'absentera pour une durée progressivement accrue, et l'enfant devra en arriver à se sentir relié moralement à elle, même pendant une absence prolongée.

Le point délicat consiste à mesurer ce que les forces de l'enfant lui permettent de supporter en fait de séparation. Le danger serait que l'instinct conservateur ne s'affolât chez lui. On a vu des enfants, éloignés trop brusquement et pour trop longtemps de la mère au moment du sevrage, en ressentir des troubles si profonds qu'ils en demeuraient déséquilibrés pour le reste de leur existence. D'un autre côté, l'affection maternelle, par sa vivacité, éveille toujours un mouvement réciproque chez le petit, et, si cette réciprocité venait à manquer trop, l'enfant ne sortirait pas assez vite de la pure animalité. On le voit assez dans les campagnes où les enfants se montrent tardifs, parce que, après leur avoir assuré l'alimentation et le sommeil (trop de sommeil souvent), les parents s'occupent peu de leurs médiocres personnes. Tout ceci demande beaucoup de tact, et le détail de ce qu'il faut faire ou ne pas faire varie avec chaque cas à l'infini.

La deuxième partie de la tâche, celle qui consiste à étendre l'attachement à d'autres êtres que la mère, offre, plus encore que la première, un véritable caractère d'œuvre éducative, et demande de plus longues explications.

* *

Je l'ai déjà dit, et j'y reviendrai plusieurs fois, il s'agit de rendre finalement l'être humain apte à servir la société. On n'y parviendrait pas, si on ne commençait par développer en lui l'aptitude à vivre en société. Il importe donc de le rendre apte à subir et porté à rechercher le frottement de ses semblables. S'il ne parvient à y trouver de l'attrait, il se repliera sur lui-même. Il ne s'occupera des autres que pour leur témoigner aversion ou dédain. Enfin, il les connaîtra peu, et l'envie lui viendrait-elle de leur rendre service qu'il s'y prendrait mal, par ignorance de leurs vrais besoins.

Comme l'habitude de supporter l'absence de la mère, celle de se trouver en compagnie de gens autres que celle-ci ne s'acquiert que par étapes successives. Les divers membres de la famille, les amis, les voisins se trouvent naturellement désignés pour cet apprentissage. Mais une condition indispensable est à observer. Pour que l'instinct conservateur ne s'alarme point, il faut, surtout au début, surtout si l'enfant s'annonce craintif, le rassurer par beaucoup de douceur dans l'attitude et le ton de voix. Les brusqueries pourraient avoir des suites déplorable. On ne saurait mettre trop d'art dans les moyens employés pour gagner sa confiance. Il s'agit d'obtenir un épanouissement. Gare aux brutalités qui pourraient le compromettre ! Caresses, gâteries même sont à recommander. Dans cette aventureuse exploration qu'est l'apprentissage du frottement social, elles servent à raffermir les pas chancelants. Qu'on encourage l'apprenti par tous les moyens. Ne redoutez point chez lui

un excès de hardiesse avec les grandes personnes. Plus tard, durant la deuxième période, il sera temps de poser des limites à son expansion. En vous y prenant trop tôt, vous tomberiez dans l'erreur du conducteur de locomotive qui fermerait l'arrivage de la vapeur vers les pistons avant d'avoir acquis une vitesse convenable.

Mais, pour que la société des grandes personnes offre aux petits quelque intérêt, celles-ci doivent se mettre au niveau de l'enfant, se faire elles-mêmes un peu enfants. Car, lorsqu'il ne se combine pas avec une autre impulsion, lorsqu'il garde sa forme primitive, l'attachement ne saurait nous lier qu'à des égaux. Avec les supérieurs, il appelle comme complément la soumission, et, avec les inférieurs, la bonté. Or, il est bien trop tôt pour songer à ces compléments. Mais il existe pour l'enfant de vrais égaux qui sont les camarades de son âge. Dès que ses forces se trouveront suffisamment accrues pour qu'il puisse supporter quelque heurt, on tâchera de lui en découvrir. Les écoles enfantines, où l'on joue et chante bien plus qu'on ne travaille, lui conviennent assez bien à partir de quatre ou cinq ans, et à la condition que leur fréquentation laisse de longues heures disponibles pour la vie en famille. L'être humain en voie de formation achèvera de s'y fortifier par un éloignement temporaire plus complet de ses protecteurs naturels.

La société des grandes personnes et celle des petits camarades se compléteront fort heureusement par celle des animaux : chiens, chats, oiseaux, poules, etc. Tous ceux qui ont observé de jeunes enfants savent que ceux-ci prêtent aux animaux une âme semblable à la leur, qu'ils leur adressent des discours remplis de conviction,

et que ces mouvements de sympathie se trouvent souvent payés de retour. Pareils jeux me semblent très favorables à cette extériorisation de la personnalité, où je vois le premier résultat qu'il faille se proposer d'atteindre. Mais on fera en sorte que l'enfant se comporte avec douceur dans ses rapports avec ses humbles frères. S'il faisait montre de cruauté, mieux vaudrait les éloigner de lui, sauf à lui démontrer que les animaux peuvent être d'agréables compagnons pour ceux qui les aiment. Je crois, d'ailleurs, que l'enfant ne se comporte avec cruauté à leur égard que s'il a sous les yeux des exemples qui l'y incitent. Ainsi se vérifierait dès le début *cette importance éducative du bon exemple* sur laquelle j'aurai à insister ultérieurement.

Répetons enfin que toute cette extension des rapports sociaux relève de la direction maternelle. La mère demeure, pour ses enfants, le point d'attache auquel ils ont toujours à revenir. Pour peu qu'elle ne soit point trop inférieure à sa mission, toujours elle lira mieux que son mari dans ces tendres natures. Elle verra mieux ce qu'il convient d'y rectifier, quels mouvements doivent être stimulés, quels autres modérés. Ce n'est qu'exceptionnellement et à peu près dans les seuls cas où il s'est voué à quelque tâche spirituelle (pédagogie, philosophie, poésie, beaux-arts), que le père peut intervenir sagement. Et tout de même, ses travaux et ses préoccupations l'empêcheront généralement de jouer autre chose qu'un rôle accessoire.

*
*
*

Je n'ai pas encore parlé de discipline, et quelques lec-

teurs ne manqueront pas de s'en étonner. On voit certaines gens, — des hommes presque toujours, — professer qu'on ne saurait s'y prendre trop tôt pour courber les jeunes volontés sous le joug. Les bambins commencent à peine leurs premières marches titubantes, qu'ils parlent de les mater, de les dompter, à peu près comme s'il s'agissait d'une bête fauve. J'ai entendu un monsieur, de caractère fort doux au surplus, s'exprimer ainsi à propos d'un bébé de trois ans : « Surtout, il ne faut pas le laisser faire ce qu'il veut. » Et ces mots semblaient bien signifier qu'on devait, de parti pris, s'opposer à ses moindres désirs.

Au risque de dérouter ceux qui les invoquent, je m'inscris en faux contre de tels principes ; car leur application rigoureuse mènerait à faire de l'être humain une sorte de paralytique dépourvu de cette précieuse ressource morale qui s'appelle l'initiative. L'erreur serait funeste, et ses victimes pourraient en porter le poids durant toute leur vie.

Tout ce que j'ai dit antérieurement implique qu'on doit laisser l'enfant donner libre cours à son attachement pour les gens et les choses qui l'attirent. Il en résulte une certaine mobilité capricieuse dans ses goûts ; mais je la tiens pour normale dans les premières années de l'existence. On irait contre le but, si on refrénait ses élans. Le respect de sa spontanéité, voilà la règle générale. Certes, cette règle n'implique point l'abandon de toute surveillance. Si le bambin veut faire connaissance de trop près avec une bête méchante ou une rivière profonde, on entend bien que je recommande de l'en empêcher. Mais, dans les familles bourgeoises, on pêche

trop par excès de prudence. Il suffit de comparer les enfants de la bourgeoisie avec ceux des familles populaires, pour constater que les seconds, élevés bien plus librement, ont des allures autrement hardies et dégagées. Bien que ce ne soit pas une raison de les abandonner aux hasards de la rue, la comparaison reste pleine d'enseignements. Beaucoup de parents s'exagèrent les périls de l'indépendance des mouvements chez les petits. L'enfant doit apprendre par sa propre expérience à découvrir certains dangers. Que les rasoirs soient mis hors de sa portée. Mais on ne se blesse pas sérieusement avec les couteaux de table, et ils peuvent être utiles pour apprendre que les couteaux coupent et qu'on ne meurt pas d'une coupure.

Ne faut-il pas, au moins, user d'autorité pour refréner l'égoïsme naissant ? En principe, je réponds encore par la négative. Car l'égoïsme donne de la force à la personnalité, et il s'agit de développer les forces, toutes les forces du jeune être. Aussi bien, quand on lui laisse prendre un suffisant contact avec l'extérieur, les êtres de l'extérieur se chargeront de lui apprendre les limites de son moi, et comment il doit compter avec autrui. Les jeux entre petits camarades, entre véritables égaux n'ayant guère de ménagements les uns pour les autres, atteignent fort bien ce but.

En fait de discipline proprement dite, je n'en vois guère de recommandable que pour l'alimentation et les soins d'hygiène. Mais, sur ce chapitre, facile sera la tâche des parents, s'ils savent s'y prendre de bonne heure. L'enfant qui, étant nourrisson, aura été accoutumé à des tétées régulièrement espacées, trouvera natu-

rel de manger toujours aux mêmes heures. De même pour les bains, les ablutions, la régularité du lever et du coucher. Des habitudes méthodiques s'imposent aisément dès les premiers jours de la vie. Dans la suite, on n'aura qu'à les transformer insensiblement, selon l'âge et les besoins du sujet. Quant à la gourmandise, le meilleur moyen de la réduire consiste à éloigner les objets susceptibles de faire naître les tentations. Puis un enfant gai, remuant, expansif ne pense à manger que quand il a faim et ne médite guère sur les plaisirs gastronomiques.

Est-ce à dire que, si l'enfant se révèle boudeur, rageur, colérique, menteur ou sournois, on ne devra tenter aucun refrénement avant l'âge de la deuxième dentition ? Je ne vais pas jusque-là. Mais je crois, d'abord, que pareils défauts seront plus rares, si on a pris soin de stimuler chez lui la spontanéité, et qu'ils restent dus fort souvent à cet excès de prudence par où pèchent tant de familles bourgeoises. Ils se présentent alors comme une réaction de la nature. On aurait dû les supprimer dans leur cause.

Mais, s'il faut refréner, comment devra-t-on s'y prendre ? On n'éprouvera pas de bien grandes difficultés, si on a pris le soin préalable de développer l'attachement pour la mère et le milieu familial. Ce penchant va de pair avec cette inclination égoïste qu'on nomme la vanité et qui nous fait rechercher l'approbation de ceux dont la société nous agréé. Un enfant sérieusement attaché à ses parents tiendra beaucoup à leur approbation. Il suffira parfois de froncer les sourcils pour le faire changer d'attitude ; comme il suffira de l'inviter à

« faire plaisir » pour qu'il obéisse. Dans les cas d'entêtement un peu graves, la petite excommunication que constitue la « mise en pénitence » le fera souffrir de façon très directe dans son besoin d'attachement. Mais il faut bien se mettre ceci en tête : *tous ces moyens et tous les moyens similaires n'aboutiront que dans la mesure où on aura donné au besoin d'attachement une intensité fautive de laquelle les plus habiles resteraient sans prise sur les jeunes natures.*

*
* *

Pour terminer cette étude de la première période, il me reste à présenter trois observations.

La première, c'est qu'on aurait tort de considérer l'accomplissement de la septième année comme une limite universelle et bien nette de la phase initiale. La vitesse que présente le développement de la nature morale varie beaucoup d'un enfant à un autre. Pour certains, très précoces, il y a lieu de modifier sérieusement la méthode dès six ans. Pour d'autres, c'est jusqu'à huit ou neuf ans qu'on se trouve obligé d'en prolonger l'application. Pour tous, il faut admettre une phase intermédiaire assez indéfinie, durant laquelle on fera graduellement intervenir les procédés qui conviennent à la deuxième étape. Et, en somme, j'assimilerai l'échéance que j'ai dû désigner par un chiffre trop précis à un écriteau placé sur le chemin, avec cet avis : *Attention !*

Ma seconde remarque touche au développement intellectuel du jeune sujet. Il n'entre pas dans mon plan de m'étendre ici sur la culture de l'intelligence. Si je voulais

traiter ce point, je devrais proposer un sérieux bouleversement des méthodes et des programmes appliqués chez nous. Or, avec notre système d'enseignement d'État qui impose ses pratiques même aux initiatives privées, je ne découvre personne dont je puisse me faire entendre, et je ne perdrai pas mon temps à essayer de convaincre ces sourds et ces obtus que sont les fonctionnaires de l'Instruction publique.

Mais c'est aujourd'hui une vérité acquise que notre intelligence se trouve sous la dépendance de nos sentiments, et que, à l'essor de telle faculté intellectuelle, correspond celui de telle impulsion. Or, la faculté d'observer, — ce don précieux qu'on peut comparer à un phare mobile, dont le puissant faisceau lumineux fouille le monde extérieur, — se trouve justement sous la dépendance de l'attachement. Si l'enfant est éveillé, c'est-à-dire si son attachement est susceptible de s'étendre à un grand nombre de gens et de choses, il se révèle très vite bon observateur. Il s'intéresse à tout et il ne lui échappe que fort peu de ce qui se passe à portée de ses regards. Par là on doit pressentir que, en stimulant notre première inclination sociale, on agit indirectement sur les jeunes esprits. Voir les choses telles qu'elles sont demeurera toujours, sinon toute la sagesse, au moins le commencement indispensable de toute sagesse. Eût-il les meilleures intentions du monde, un aveugle sera toujours bien maladroit et bien gauche dans ses moindres gestes.

Ma dernière observation anticipera sur les parties ultérieures de la tâche éducative. Je me trouve en mesure d'affirmer que, si on a eu bien soin d'attacher fortement le jeune être à sa mère et à son milieu familial, on aura

en mains des moyens d'action dont l'efficacité se prolongera même au delà de la quatorzième année. J'ai parlé plus haut de l'excommunication temporaire et de ce qu'on peut obtenir en invitant l'enfant à « faire plaisir ». Si on a soin de conserver ces pratiques, en les modifiant suivant ce que requiert l'âge du jeune sujet, on disposera d'un levier puissant pour agir sur lui. Qu'on se souvienne donc qu'un levier sans point d'appui demeure un très faible instrument. Ce point d'appui, on doit désormais bien le connaître. J'aurai à montrer, dans un prochain article, comment, sans renoncer jamais à entretenir l'attachement, il faut y joindre, durant la seconde période, la culture plus difficile mais tout à fait indispensable de la soumission.

ANTOINE BAUMANN.



C'EST que par l'assurance d'une inaltérable perpétuité que les liens intimes peuvent acquérir la consistance et la plénitude indispensables à leur efficacité morale.

AUGUSTE COMTE.

La Grèce et la politique russe

Un grand nombre de journaux russes publient, et ceux des Russes qui ne connaissent pas l'histoire acceptent cela sans contrôle, que la Russie a versé son sang pour l'indépendance de la Grèce en 1821, tandis qu'elle n'a jamais laissé échapper l'occasion de nuire aux intérêts de la Grèce, d'accord en cela avec l'Angleterre. Cela la regarde. Mais, quand la presse russe nous raconte que les Grecs lui doivent de la reconnaissance, nous ne croyons pas inutile de lui rappeler l'histoire qu'elle semble avoir oubliée.

*
*

Conquérir l'empire d'Orient avec le concours des Grecs, cela entrainait dans les visées de Pierre le Grand. Il ne négligeait rien pour faire considérer la Russie comme la protectrice de la Grèce. De Moscou, il envoya dans les couvents et les évêchés de la Grèce, aux moines du mont Athos et jusque dans les synodes de Constantinople, de riches présents, des ornements d'église, etc. Ce rêve de Pierre le Grand fut légué comme une tradition à ses successeurs.

L'impératrice Anne (1730-1741) fit envoyer des émissaires chargés d'exciter contre le gouvernement turc

les Klephtes et les Armatoles de l'Épire et de Thessalie.

L'impératrice Élisabeth (1741-1762) envoyait de nouveaux émissaires pour répandre l'or dans le Taygète et dans le Magne.

Plus tard, en 1769, l'impératrice Catherine était en guerre avec la Porte, dont elle irritait depuis longtemps la patience par ses empiétements en Pologne. Menacée par les Tatares, elle demanda le concours de la Grèce et ainsi elle associa à sa cause Pappadopoulo, officier dans l'armée russe, qui fut envoyé en Morée, où il fit la connaissance de Mavro-Michali et de Benaki; ce dernier réunit dans sa maison quelques évêques, quelques prêtres et quelques Klephtes; cette assemblée promit de rassembler 100.000 hommes si la Russie promettait l'indépendance de la Grèce. Pappadopoulo repartit pour la Russie rendre compte de sa mission; quelques jours après son retour, en septembre 1769, une flotte était équipée et confiée au commandement de l'amiral russe Spiritoff; elle était montée par des matelots russes et soixante-seize Grecs qui venaient commercer à Taganrog; elle recueillit à Madon les deux frères de Grégoire Orloff, Théodore et Alexis, et, après une longue et difficile navigation, jeta l'ancre dans le golfe de Coron, à Porte-Vitalo, sur le rivage des Maniates. Mavro-Michali, Benaki et les chefs maniates soulevèrent la plaine de Calamata pendant que T. Orloff exigea d'eux, mal à propos, un serment de fidélité à la tsarine et que A. Orloff, avec deux bateaux, alla chercher des volontaires à Zante, Céphalonie et en Crète.

L'insurrection gagnait l'Arcadie; en Acarnanie, Messolongi commençait son histoire.

Un jeune armateur nommé Psaros battit les Turcs qui se jetèrent dans la forteresse de Mistro ; de là il marche sur Tripolitsa, où la garnison turque le met en fuite, mais il continue vers le sud et rencontre Mavro-Michali avec quatre cents Maniates. Alors les troupes musulmanes, ralliant celles de Doron que Théodore Orloff avait abandonnées, marchèrent sur Modon bloqué par les Russes, les chassèrent et s'emparèrent de leur artillerie ; de là elles passent à Navarin où était enfermé A. Orloff. Les paysans grecs, avec leurs femmes et leurs enfants, accoururent vers cette ville où flottait le drapeau russe ; mais ils comptaient sans l'égoïsme de leurs alliés. Alexis Orloff fit fermer les portes de la ville, et du haut de la forteresse il put voir ces malheureux, traqués par les Turcs, se jeter pêle-mêle sur les barques pour gagner les rochers voisins, et n'échapper au massacre que pour tomber dans les flots.

Chez les Grecs, des faits d'armes isolés, chez les Russes, une excitation perfide, et pendant l'action un concours dérisoire, qui ressemblait à une trahison, firent heureusement échouer cette campagne, laquelle fut engagée à la légère par les chefs maniates. Ainsi nous n'avons pas eu à changer de domination.

*
*
*

Tel fut ce premier acte d'insurrection provoqué par les Russes qui venaient, sous prétexte de battre les Turcs, occuper la Grèce. Que tel fût le projet de Catherine, cela ressort de la correspondance qu'elle avait avec Voltaire. Ce dernier lui écrivait le 12 octobre 1770 : « Que deviendra

ma pauvre Grèce ? Aurai-je la douleur de voir les Grecs obéir à d'autres qu'à Catherine la Grande ? » En réponse, Catherine lui répondit : « Les Grecs aiment mieux l'esclavage que la domination de la Russie ; s'ils ne profitent point des conseils des héros que je leur ai envoyés, votre rêve ne sera jamais réalisé. »

« Si vous étiez souveraine de Constantinople, écrivait-il encore à Catherine, Votre Majesté établirait vite une belle académie grecque ; on vous ferait une catherinade ; les Zeuxis et les Phidias couvriraient la terre de vos images ; la chute de l'empire ottoman serait célébrée en Grèce ; Athènes serait une de vos capitales ; la langue grecque deviendrait universelle : tous les négociants de la mer Égée demanderaient des passeports grecs à Votre Majesté » (14 septembre 1770). — « Mais si après avoir pris cette Chersonèse Taurique, écrit-il un peu plus tard, le 30 juillet 1771, à sa royale correspondante, vous accordez la paix à Moustapha, que deviendra ma pauvre Grèce, que deviendra ce beau pays de Démosthène et de Sophocle ? J'abandonne volontiers Jérusalem aux musulmans ; ces barbares sont faits pour le pays d'Ezéchiel, d'Élie et de Caïphe, mais je serai toujours douloureusement affligé de voir le Théâtre d'Athènes changé en potager et le Lycée en écurie. Je comptais bien que vous feriez rebâtir Troie, et que Votre Majesté Impériale se promènerait en bateau sur les bords de la Scamandre. Je vois qu'il faut que je modère mes désirs, puisque vous modérez les vôtres. »

*
* *

Mais la guerre allait avoir un nouveau théâtre : la mer.

Vers la fin du mois de mai, une nouvelle escadre russe avait paru dans la mer Égée, commandée par Elphinston ; elle avait pris à son bord A. Orloff et les Grecs qui étaient près de lui à Navarin, Pappadopoulo, Beneki, les évêques de Calamata. L'escadre turque, composée de six bateaux, à la vue de l'escadre russe, s'enfuit honteusement. Une autre division navale turque, qui se tenait à l'abri dans le canal qui sépare l'île de Chio de l'Asie, fut attaquée par l'amiral russe qui finit par découvrir sa retraite ; après quatre heures de combat, la flotte turque battit en retraite et se retira à Tschesmé et, dans la nuit du 6 au 7 juillet, toute la flotte turque était en flammes.

Elphinston voulait profiter de ce succès pour forcer les Dardanelles ; mais A. Orloff refusa son autorisation et laissa partir Elphinston avec une petite flottille pour aller parader jusqu'au port de Constantinople. C'est précisément le temps où le sultan Moustapha acceptait la paix que lui proposaient l'Autriche et l'Allemagne.

En 1774, Abdoul-Hamid succéda à Moustapha et il signa à Kutschuk-Kainadji un traité humiliant pour l'empire ottoman, qui reconnaissait l'indépendance de la Crimée, cédait à la Russie l'Azoff et reconnaissait le partage de la Pologne ; quant à la Grèce, elle était livrée aux atrocités de la Turquie qui, voyant que les Grecs étaient abandonnés par la Russie, fit subir à la Grèce de terribles représailles. La Russie, qui avait sacrifié tant de malheureux Grecs, ne témoigna pour eux aucune commisération. Que dis-je ? Elle accueillit favorablement la

demande des survivants à venir habiter les villes de Taganrog, de Kertz et de Géni-Kalé, et de cette autorisation, mon distingué et érudit ami M. P. Sakellaridis (1) conclut que Catherine voulait prouver ainsi son amour pour la nation esclave, tandis que son but était de se faire passer pour une amie et une protectrice des Grecs.

Quelques années plus tard, en 1786, une déclaration de guerre du Divan à la Russie engagea de nouveau la Grèce dans les hostilités.

Catherine venait de faire alliance avec l'empereur Joseph II; la Porte recevait de la Prusse la promesse de tenir l'empereur en échec, tandis que l'Angleterre lui faisait espérer l'alliance de la Pologne et de la Suède.

La Russie donc et l'Autriche, unies contre la Turquie, allaient se servir contre elle des mêmes armées qu'autrefois; Catherine envoya de nouveau des émissaires. Elle applaudit à la résistance des Souliotes contre Ali-Pacha, à ce duel mémorable d'une petite peuplade et d'un gouvernement sanguinaire et puissant. Pendant que les Souliotes, commandés par Androntros, étonnaient le monde civilisé par leur courage sans exemple contre la barbarie, la Russie et l'Autriche, aidées par les Klephtes de l'Épire et de la Thessalie, battaient les Turcs sur les frontières de la Valachie et de la Moldavie.

Psaros, qui a été recueilli par la Russie après la Tripolitsa, et Lombros Catsonis, qui avait la hardiesse d'un corsaire et le coup d'œil du capitaine, se présentent encore au théâtre de la guerre, et les armées grecques se couvrent de gloire. Catsonis, en 1790, se met à la tête d'une

(1) P. SAKELLARIDIS, *la Ville de Taganrog*, 1911.

flotte grecque équipée par des riches commerçants grecs de Constantinople et de Smyrne; c'est avec cette flottille de douze vaisseaux que Catsonis attaquait les vaisseaux de guerre turcs et inquiétait toute leur marine.

En même temps, les Souliotes, dans une bataille, tuèrent le fils d'Ali-Pacha, et trois députés furent chargés de faire hommage à l'impératrice Catherine de sa riche armure : « Grande Impératrice, lui dirent-ils, en demandant de la poudre et des canons, c'est sous vos auspices que nous espérons nous affranchir. »

Catherine leur promit l'assistance qu'ils désiraient et leur présenta son petits-fils Constantin, que la Russie montrait aux malheureux Grecs comme leur futur empereur. Le prince Constantin avait été nourri par des femmes de Naxos; pour le rendre populaire en Grèce, il était habillé à la grecque, parlait grec. C'est ainsi que Catherine le préparait à occuper dans Byzance le trône de l'empire d'Orient, au détriment de la race grecque.

C'était le but de la guerre; et, en 1787, à Cherson, la tsarine avait fait inscrire en grec, sur la porte occidentale de la ville, les mots suivants : « Ce chemin mène à Constantinople » ; mais Catherine, abandonnée par l'Autriche qui signa la paix avec la Porte en 1791, n'a pu voir ses rêves réalisés, et l'hellénisme a été sauvé encore une fois; l'année suivante, la Russie elle-même signa la paix à Jassy, le 9 janvier 1792, à la suite de laquelle elle occupa la Crimée. Quant à la Grèce, il n'en avait pas été question ! Les Souliotes se retirèrent dans les montagnes. Psaros, revenant en Russie, fut arrêté à Venise par les autorités et périt au bagne, et la Russie

toute-puissante, n'eut pas la pensée de réclamer cet homme qu'elle eût pu sauver d'un seul mot.

Voilà tout ce que la Russie a fait pour la Grèce : la soulever pour servir ses intérêts, et l'abandonner après. Mais suivons l'histoire.

..

Quand Ypsilantis, jeune prince grec, aide de camp de l'empereur Alexandre en 1820, interrogé par son maître sur les raisons de sa tristesse, lui récita la strophe :

De ta tige détachée,
Pauvre feuille desséchée,
Où vas-tu ?

« — De qui sont ces vers, lui demanda Sa Majesté ?

« — Sire, ils sont d'un Français ; mais ils peuvent être appliqués aux Grecs infortunés errant de pays en pays et mourant sur un sol étranger.

« — Toujours exalté ! répond l'empereur, tu ne rêves que patrie ! Eh bien ! tu en auras une un jour ; qu'une insurrection éclate en Grèce, et mes cosaques iront la secourir. »

Avec cette promesse de son maître, Ypsilantis quitta l'armée russe et vola pour affranchir son pays ; mais quelles ne furent pas sa surprise et sa déception quand Alexandre déclara que l'entreprise d'Ypsilantis ne manifestait que l'exaltation qui caractérise l'époque ainsi que l'inexpérience et la légèreté d'un jeune homme.

En même temps il le révoquait de son service, lui notifiant qu'il n'attendît aucun secours de la Russie ; il ordonna à ses troupes de Pruth de ne pas favoriser l'in-

surrection et fit offrir au sultan ses services pour la réprimer ; mais, après six ans d'un effort héroïque, qui rappelle le souvenir classique des grandes résistances de l'antiquité, la cause des Grecs avait excité la sympathie dans les âmes désintéressées ; elle avait gagné les cours elles-mêmes et forcé les scrupules des monarchies. Seule, la Russie faisait des réserves ; elle proposait de faire trois États : Grèce orientale, Anatolie et Péloponèse, sous la suzeraineté de la Porte. Ce plan avait à ses yeux le double avantage d'affaiblir la Turquie, sans que les nouveaux États fussent assez forts pour entraver jamais l'ambition de la Russie ; mais le gouvernement grec, le 24 avril 1824, rédigea une protestation contre toute combinaison qui ne garantirait pas aux Grecs l'autonomie. L'admiration de l'Europe n'a pas été surprise, l'héroïsme de cette longue lutte n'a pas été surfait. Une nation généreuse, la France, appuya la protestation de la Grèce ; le projet de la Russie échoua et, quoique la guerre continuât encore, la cause de la nation grecque était définitivement gagnée aux yeux de la France, qui notifia à la Porte les résolutions prises à Londres le 6 juillet 1827, d'accord avec la Russie. Mais la Porte, conseillée secrètement par la Russie, brava l'Europe et persista dans son refus. Alors, deux escadres, l'une anglaise, sous les ordres de l'amiral Kordington, l'autre française, sous les ordres de l'amiral Rigny, prirent la direction de l'Égée ; l'escadre russe était en retard pour permettre l'arrivée de soixante-douze navires turcs et égyptiens chargés de troupes et de provisions pour Navarin. Grand fut l'embarras de Kordington qui était le commandant en chef de la flotte

alliée ; il avait, en effet, reçu l'ordre de ne pas attaquer, mais de s'opposer au ravitaillement de l'armée turco-égyptienne.

Ibrahim-Pacha avait donné sa parole d'honneur qu'il ne ferait aucun mouvement, jusqu'à ce qu'il eût reçu des ordres de la Porte ; mais il ne tint pas sa parole. Deux fois la flotte ottomane sortit du port, se dirigeant du côté de Patras, et deux fois elle fut arrêtée par l'escadre anglaise qui la ramena à coups de canon. Dans l'intervalle arriva la flotte russe.

Les commandants alliés, excités par le manque de foi d'Ibrahim, se rapprochèrent du port pour surveiller ses mouvements. Le commandant turc fit dire à Kordington de s'éloigner. L'Anglais répondit qu'il était venu pour donner des ordres et non pour en recevoir. Des deux côtés on se tint sur la défensive et l'on attendit que le hasard engageât la bataille. Le premier coup de feu partit d'un vaisseau ottoman et tua un officier anglais. Aussitôt la bataille commença ; elle fut terrible et longue. Les Ottomans avaient vaillamment résisté ; mais la flotte turque était complètement détruite et la victoire restait à la flotte alliée.

Les commandants alliés n'étaient pas sans inquiétude au sujet de leur victoire ; ils craignaient, en livrant bataille, d'avoir outrepassé les instructions de leur gouvernement, et l'on vit des vainqueurs s'excuser auprès du vaincu de la liberté qu'ils avaient prise. Le lendemain de la bataille, ils écrivent à Ibrahim pour lui dire que les puissances ne considéraient pas la Porte comme une ennemie et qu'ils s'étaient vus malgré eux obligés de se défendre ; que d'ailleurs ils ne profiteraient pas de leur victoire et que,

s'il voulait ne pas pousser plus loin les hostilités, il n'avait qu'à hisser le pavillon blanc. Les escadres quittèrent aussitôt les eaux de Navarin, et la flotte ottomane alla se faire radouber à Alexandrie.

Les scrupules des commandants n'avaient rien d'exagéré. La nouvelle de la bataille de Navarin surprit les cabinets, et on prit le parti d'atténuer la portée de cet événement en le présentant comme le résultat d'un malentendu. La Porte ne s'y méprit pas et le laissa voir par quelques mesures de rigueur qu'elle prit au sujet de bâtiments de commerce appartenant aux nations alliées. Les ambassadeurs quittèrent Constantinople. L'Europe était à bout de patience, et elle allait parler !

Les Grecs attendaient avec anxiété le résultat des conférences; la Russie voulait faire encore insérer une clause qui mettait la Grèce sous la suzeraineté de la Turquie; heureusement, la France fit annuler cette clause, et la conférence stipula l'entière indépendance de la Grèce, qui fut reconnue par le sultan.

Donc la bataille de Navarin est un accident, indépendant de la volonté des grandes puissances, qui a tourné au profit de la Grèce. Celle-ci doit son indépendance à ses enfants glorieux. Quant à la Russie, non seulement elle n'a jamais aidé la Grèce à s'affranchir, mais elle a fait, au contraire, tout son possible pour prolonger l'esclavage, espérant faire de la Grèce une autre Pologne.

La seule nation qui a été désintéressée dans cette lutte inégale est cette généreuse France qui a été et qui reste le grand pays de civilisation et de liberté, à laquelle la Grèce doit une reconnaissance éternelle.

Dr P.-N. DIVARIS.

Revue des Opinions, des Faits et des Idées

L'OPINION PUBLIQUE

Ayant constaté que « nous traversons une période d'incertitude politique, *l'Union pour la Vérité* a ouvert une enquête sur « le droit de dissolution ». Comme elle n'a interrogé que des « spécialistes des sciences politiques » dûment brevetés, les réponses, d'ailleurs confuses, de ces hauts mandarins n'ont aucun intérêt. Mais il n'en est pas de même de la brève conclusion anonyme que nous reproduisons :

« Ainsi un droit de dissolution théoriquement souhaitable, et nullement incompatible avec un gouvernement démocratique, mais qui n'a guère été utilisé en fait que comme un instrument de conservation sociale et de pouvoir absolu ; un droit de dissolution reposant sur ce fondement psychologique qu'il est plus aisé à un chef d'État, grâce à la finance, à la presse, aux puissantes machines d'action dont il dispose, de manier une opinion populaire amorphe, impulsive, tout à la merci d'engouements passagers ou de grands courants irraisonnés, qu'une aristocratie ou une oligarchie héréditaire ou électorale, beaucoup plus pénétrée de ses privilèges, de ses traditions et de ses droits : voilà ce que nous montre l'histoire. Il en résulte que tant que l'opinion publique ne sera pas éclairée et organisée, tant qu'elle n'aura pas les moyens de s'exprimer librement, froidement, en dehors de toute pression du pouvoir

et des pouvoirs, et d'abord en dehors de toute pression de ses instincts, le voile démocratique ne fera que recouvrir la réalité d'un pouvoir absolu, beaucoup plus financier, d'ailleurs, que politique.

« L'œuvre politique urgente est l'éducation et l'organisation de l'opinion publique. »

Certes. Mais l'éducation exige des éducateurs, et l'organisation des organisateurs. On les cherche.

Il y avait, il y a encore l'Église et son clergé. Les membres de *l'Union pour la Vérité* ne la reconnaissent pas. Et l'Université et son personnel ne sauraient remplacer l'Église. Dépendants « du pouvoir et des pouvoirs », les universitaires, les intellectuels, les savants sont inaptes à éclairer et organiser l'opinion publique.

L'Union pour la Vérité aurait-elle cette haute ambition ? Hélas ! son titre seul, qui décèle son trouble métaphysique, le lui interdit. Pour enseigner, conseiller et régler, il faut une doctrine. On n'enseigne pas ce qu'on recherche, on ne conseille pas avec des inquiétudes, on ne règle pas avec de vagues aspirations, on n'agit pas, même moralement, dans l'absolu, c'est-à-dire le vide.

Les catholiques et les positivistes seuls ont une doctrine qui les maintient dans le réel. Eux seuls, ensemble, peuvent rendre une âme à la France, et d'abord éclairer et organiser l'opinion publique.

Le devoir présent, c'est de le reconnaître.

LA COLONISATION FRANÇAISE

Voici un témoignage non suspect de ce qu'elle est, — malgré tant de fautes.

Ce témoignage émane d'un oncle d'El Hiba lui-même, le marabout connu dans le Sahara sous le nom de Youbba.

Le message de Youbba, que vient de publier le *Bulletin de l'Afrique française*, exprime évidemment le sentiment de la plupart des grands chefs sahariens qui ont accepté notre protectorat.

« Dieu soit avec moi.

« Le monde peut, par rapport aux Français, se diviser en trois parts :

« En premier lieu, les ignorants, qui ne distinguent pas le bien du mal, méconnaissant leurs intérêts, n'ont ni sensibilité ni volonté, comme les bêtes.

« La seconde part comprend les hommes qui, sans être des ignorants, se sont trompés, n'ont point discerné la vérité et ont mal jugé les Français en disant : « Nous ne devons pas parler aux chrétiens, ni manger leurs aliments, ni épouser les femmes de leur région. » Ils ont cru les Français hostiles aux croyants et ennemis du bien général. De bons esprits ont ainsi jugé et se sont trompés : l'erreur est humaine.

« En dernier lieu viennent ceux qui connaissent les Français, le bien-être et la paix qu'ils ont amenés, leur justice, l'organisation et la sécurité qu'ils ont données au pays, et beaucoup d'autres choses encore.

« Des hommes de cette dernière catégorie, je suis le premier. »

Le marabout annonce ensuite qu'il va mettre en lumière les bienfaits des Français :

« Dieu est avec moi ; de lui me vient ma seule force ; j'ai dit ces mots comme une prière :

« O chefs des Français, sachez que nous nous félicitons de votre puissance ; que nous en sommes comblés de joie !
« Nous ne sommes pas de ceux qui vous ignorent, et nom-

« breuses sont les causes de notre bonheur. Les savants les « connaissent, non le commun des hommes. »

Ces causes de bonheur sont au nombre de cinq. En premier lieu, les musulmans se réjouissent que les chrétiens aient vaincu les gens de Pharès (les païens). En second lieu, ils remarquent que « les actes des Français sont en harmonie avec les préceptes des deux religions chrétienne et musulmane ». En troisième lieu, les Français aiment les croyants. En quatrième lieu, « Dieu lui-même nous a, vous et nous, liés d'amitié ».

« La cinquième raison de notre bonheur réside dans l'organisation que vous avez donnée à notre pays.

« Votre équité est prouvée et notoire : vous jugez les musulmans selon leurs lois, vous-mêmes suivant votre justice. A ceux-là même qui n'en connaissent aucune, comme les fétichistes, vous avez appris la vôtre ; éduqués par votre administration, ils deviennent loyaux et justes. Car vous agissez en même temps que vous organisez ; vous laisserez bons ceux que vous avez trouvés bons ; vous transformerez les autres. C'est ainsi que vous tenez le monde, par la seule force de la bonté !

«... Vous avez apporté le pain et la sécurité, rapproché les contrées par vos chemins de fer, par d'autres inventions encore, sans lesquelles le monde ne serait rien, et que nous ne connaissons pas, ni moi ni d'autres !

« Mais, surtout, vous avez institué la liberté de conscience, de façon que chacun pût pratiquer sa religion. Sans organisation, sans défense, sans police du pays, serait-ce possible ?

« C'est en apportant avec vous la bonté que vous avez conquis le monde !

« Grâce à vous, chacun reprend sa vie d'autrefois, les marabouts continuent à lire le Coran, les bergers à garder leurs troupeaux, les cultivateurs à travailler la terre. C'est pour cette

mission que Dieu vous a donné la puissance et trempé la pointe de votre épée.

« Vous parlez sans mensonge ; et votre décision prise, vous l'exécutez, sans en détacher votre pensée... »

Et voici la conclusion du savant marabout :

« Celui qui croira à mes paroles pourra vivre sans crainte, continuer son travail s'il travaillait jadis, ou louer Dieu et le prier comme autrefois, et demeurer en paix, grâce à cette puissance glorieuse.

« Celui qui suit mon exemple connaîtra une existence paisible, mais celui qui veut se révolter tente l'impossible ; il se brisera contre cette force et aura gâché sa vie.

« En vérité, celui-là est un homme sans bon sens ; en eût-il la moindre parcelle, il n'agirait pas ainsi.

« Il n'en va pas de même de ceux qui m'écoutent et de moi : je tends les mains vers les Français, je souhaite leur bonheur et leur richesse ; je bénis la paix qu'ils apportent et l'organisation qu'ils donnent au pays, et les bienfaits que nous leur devons, et l'instruction qu'ils répandent...

« Amin ! »

PROFESSION LIBÉRALE

Du *Matin* :

« Court dialogue recueilli hier à la sortie de la huitième chambre correctionnelle.

« Un agent de la Sûreté s'approche d'un avocat, M^e X..., qui vient de plaider pour un notable souteneur que le tribunal a condamné à trois mois de prison, à 100 francs d'amende et à cinq ans d'interdiction de séjour.

« — Vous avez dû, maître, dit l'inspecteur, recevoir de beaux honoraires dans cette affaire ?

« — Pourquoi, répond l'avocat, me posez-vous cette question ?

« — Parce que mes renseignements personnels m'ont ap-

pris que vous aviez été très bien « honoré ». En effet, lorsque votre client a été arrêté, le syndicat des souteneurs a décidé de pourvoir aux frais de sa défense, et chaque membre de la corporation a été invité à verser une cotisation de un franc. Un de nos indicateurs, qui fait partie du syndicat, a ainsi versé un franc.

« L'avocat, après avoir esquissé un sourire satisfait, se retira sans répondre autrement à l'indiscrète question de l'agent de la Sûreté. »

A QUOI SERT LA PRESSE

Dans sa brochure, *le Conflit anglo-allemand*, M. Michel Pavlovitch nous rapporte ce fait :

« Il fut dévoilé au Reichstag allemand, le 25 février de cette année, par le social-démocrate Stücklen, et confirmé, dans ses grandes lignes, par le ministre de la Guerre. En 1907, une des plus grosses firmes allemandes télégraphique à son correspondant de Paris de faire paraître, dans un journal français, un article où il serait dit que le gouvernement français avait fait doubler le nombre de ses mitrailleuses dans toute l'infanterie. Comme résultat le ministère allemand fit à l'ingénieuse maison une commande de mitrailleuses pour la somme de 50 millions. Il fut reconnu par le ministre de la Guerre que le télégramme avait bien été envoyé par ladite maison à son correspondant de Paris, mais le ministre assura que la commande n'avait été que de 8 millions de francs, et non de 50 millions, comme l'affirmait Stücklen. »

Quant au journaliste français, après avoir empoché sa petite commission, il a dû écrire un vibrant article patriotique pour réclamer la dissolution de la Confédération générale du Travail et des poursuites contre les anti-militaristes.

LE DÉVELOPPEMENT ÉCONOMIQUE DE L'ALLEMAGNE

Le commerce extérieur de l'Allemagne s'est élevé de 5 milliards 782 millions de marks en 1882 à 7 milliards en 1892, 10 milliards 500 millions en 1900, 15 milliards en 1906 et enfin à plus de 16 milliards de marks en 1911 (16.076 millions).

Les exportations, de 4 milliards 800 millions en 1900, atteignaient le chiffre de 9 milliards 800 millions de marks en 1907. Et, dans cette exportation allemande, ce qui l'emporte, ce ne sont pas les matières premières, mais les produits fabriqués. Ils en représentent 66 p. 100.

LE COMMERCE EXTÉRIEUR DE L'ANGLETERRE

L'exportation anglaise, qui était, en 1882, de 306 millions de livres sterling, n'était plus, en 1887, que de 281 millions; en 1892, de 291; en 1896, de 240; en 1897, de 234; en 1898, de 233; en 1899, de 264 millions de livres sterling.

Après ce fléchissement, dû au prodigieux essor industriel et commercial de l'Allemagne, le commerce extérieur de l'Angleterre semble reprendre son mouvement ascensionnel. Il atteignait en 1910-1911 (importation, exportation et transit) le chiffre inouï de 30 milliards de francs (exactement 30.320.152.200), c'est-à-dire presque 3 milliards de plus qu'en 1909-1910; l'importation seule entrait dans ce chiffre pour 678 millions de livres sterling,

54 millions de plus qu'en 1909 ; l'exportation pour 431 millions et demi de livres sterling, presque un million de plus qu'en 1909.

PAR TOUS.



D'APRÈS l'interprétation positive du grand principe organique, l'esprit ne doit essentiellement traiter que les questions posées par le cœur pour la juste satisfaction finale de nos divers besoins. L'expérience a déjà trop démontré que, sans cette règle indispensable, l'esprit suivrait presque toujours sa pente involontaire vers les spéculations oiseuses ou chimériques, qui sont en même temps les plus nombreuses et les plus faciles. Mais, dans son élaboration quelconque de chaque sujet ainsi proposé, l'esprit doit rester seul juge, soit de la convenance des moyens, soit de la réalité des résultats. C'est uniquement à lui qu'il appartient d'apprécier ce qui est pour prévoir ce qui sera, et de découvrir les procédés d'amélioration. En un mot, l'esprit doit toujours être le ministre du cœur et jamais son esclave.

AUGUSTE COMTE.

NOTES POLITIQUES

Le public français commence à être un peu blasé sur les manifestations cégétistes. Aussi, le récent congrès tenu, au Havre, par la Confédération générale du Travail, bien que se produisant dans une semaine blanche, dénuée d'incidents sensationnels et concurrents, n'a guère réussi à réveiller une curiosité émoussée et affadie. Les échecs répétés que l'état-major de la C. G. T. a subis dans toutes ses tentatives de grève générale, de grèves postières et ferroviéristes, ont fortement ébranlé son prestige. Le bourgeois a cessé de s'intéresser à ses faits et gestes, dès qu'il a eu cessé de le craindre.

Il est à peine besoin de noter qu'au Havre les dirigeants anarchistes de la C. G. T. se sont vu confirmer leur mandat à une écrasante majorité. Et les réformistes, comme toujours, ont été battus à plates coutures. Les progrès que le docteur Le Bon a fait accomplir à la psychologie des foules rendent trop bien raison de ce qu'une telle suprématie a de fatal pour qu'on songe encore à s'en étonner. On se ferait une idée singulièrement fautive des syndicats ouvriers, si l'on s'en tenait à ces manifestations extérieures. Sans parler de la fameuse Fédération du Livre, si connue pour la sagesse pratique de son action et dont l'éloge est devenu classique, un grand nombre des

syndicats en province — et il ne s'agit ici que de ce que nous avons pu constater *de visu* — s'évertuent à des fins exclusivement corporatives et ont obtenu, sans troubler la paix sociale, des résultats excellents, dont les employeurs, après quelques résistances, ont eu autant à s'applaudir que leur personnel. Ce qui se voit et ce qui s'entend, c'est l'effervescente turbulence des motionnaires et l'activité déréglée des agitateurs. Et, malheureusement, pour la formation de ses jugements, le gros public ne peut faire acception de ce qui ne se voit pas et ne s'entend pas et qui souvent rachète et compense le reste. Il n'en demeure pas moins que de sérieuses améliorations se sont produites dans les méthodes des syndicats ouvriers, considérés isolément. C'est l'organe confédéral, avec ses chimères et ses ambitions, qui ne vaut rien et qui, dans l'état actuel des choses, est bien moins, pour le prolétariat, une aide qu'une entrave.

Pour notre part, un sourire involontaire nous vient toujours aux lèvres, lorsque, dans les périodiques, des sociologues en chambre dissertent gravement sur le désaccord du Parti socialiste et de la Confédération du Travail, représentés comme deux organisations rivales, prêtes à en venir aux mains. Éventualité funeste que beaucoup de publicistes étudient souvent le moyen de conjurer.

Qu'ils gardent pour eux leurs remèdes et leurs alarmes. La collision ne se produira pas, pour cette excellente raison que le parti socialiste unifié et la Confédération générale du travail se composent, à peu près exactement, des mêmes troupes. Le travailleur syndiqué se partage entre la Bourse du travail et le club socialiste. Et, dans

la pratique, il ne paraît pas autrement désobligé et gêné par le dualisme violemment contradictoire que cela implique.

Le différend n'est qu'entre les deux états-majors qui se disputent la classe ouvrière, moins pour la servir que pour s'en servir comme d'une force captée en vue de buts particuliers et égoïstes.

Le cégétiste arrivé reproche au politicien socialiste de n'être au fond, malgré son adhésion au marxisme international et l'emploi de la logomachie révolutionnaire, qu'un bourgeois, farceur et hypocrite, reprenant, en majeure, l'antienne du jacobin étatiste et sectaire. Il se répand en sarcasmes amers sur les illusions de la tactique parlementaire et les mécomptes du socialisme d'État.

Le politicien socialiste, de son côté, ne se fait pas faute d'instituer le procès de son adversaire. Il n'a pas de peine à démontrer que le cégétiste est totalement dépourvu du sens du relatif, à moins que — ce qui se produit souvent — le voile hypocrite de son prétendu pragmatisme syndical ne dissimule un arrivisme politicien plus subtil encore que l'autre.

Ce serait infiniment comique, si ce n'était aussi navrant, car, enfin, les deux rivaux ont absolument raison dans tout ce qu'ils articulent à l'encontre l'un de l'autre. Malgré la peine qu'ils se donnent pour se différencier et pour justifier leur lutte d'influence, ils se ressemblent étrangement. Les cégétistes sont des parlementaires aussi, opérant dans un parlement latéral qu'ils ont constitué en marge de l'autre. Il ne serait pas difficile de noter les analogies de langage, de procédure et de résultats. Des deux côtés, même pompe et même théâtralité.

Tirailé entre ces deux attractions, le prolétariat syndiqué ne s'est pas encore décidé à prendre parti. Et sans doute cette impartialité procède-t-elle d'incompréhension un peu et d'indifférence beaucoup. Pour s'épargner la peine d'opter, et pour réduire au minimum les chances d'erreur, il obéit à ses deux maîtres en ce que leurs ordres n'ont pas de divergent, et, pour résoudre les difficultés, il s'en remet à l'empirisme des chefs locaux, louvoyant et biaisant de leur mieux, avec une habileté et un entregent qui feraient envie à nos diplomates.

Dé telles conditions ne sont guère favorables à cette régénération des plébéiens qui, selon Comte, doit devancer et même préparer celle des patriciens. Toutefois, nous l'avons noté en commençant, le bon sens natif des prolétaires triomphe plus souvent qu'on ne le croit dans l'ordre syndical, bien que celui-ci soit gravement menacé par l'intrusion de deux catégories de politiciens, aussi impuissantes l'une que l'autre à faire œuvre constructive.

REMY ANSELIN.



TOUJOURS et partout, les hommes furent de plus en plus dominés par l'ensemble de leurs prédécesseurs, dont ils purent seulement modifier l'empire nécessaire.

AUGUSTE COMTE.

La vie à Landerneau-des-Lettres

LES ÉCRIVAINS ET LA PRESSE

Je demande pardon aux lecteurs qui veulent bien me suivre de ne pas leur donner aujourd'hui la suite de mes études sur le goût. Ce n'est là, d'ailleurs, qu'une apparence, et en parlant des relations des écrivains avec la presse, je ne perds pas de vue la question qui nous occupe.

Donc, récemment, M. Paul Fort fut élu prince des poètes par une assemblée où des illettrés, des saltimbanques et des sorciers formaient un groupe imposant. Vers la même époque, M. Han Ryner devenait prince des conteurs.

Ce n'étaient pas là des événements bien extraordinaires aux yeux des gens qui sont au courant des choses de la littérature : Paul Fort est un poète de la pure lignée française ; Han Ryner, un très noble écrivain à qui *les Voyages de Psychodore*, *le Fils du Silence*, etc., ont valu l'estime d'une élite. Ils étaient l'un et l'autre depuis longtemps, pour ceux qui les connaissent, des princes. Mais l'étonnement des journalistes fut immense, et ces intelligents et honnêtes personnages profitèrent tant qu'ils purent de l'occasion qui se présentait pour dévoiler

une fois de plus leur ignorance, leur sottise et leur méchanceté. N'ayant que des sourires de valets pour les puissants du jour, qui sont, ne l'oublions pas, les Bernstein, les Rostand's et les Bataille, il est tout à fait naturel que ces dignes domestiques de tels singes aient en exécution toute véritable grandeur et qu'ils cherchent à venger sur les poètes leur abjection de plumitifs à gages. Ils n'y ont pas manqué, et nous les avons vu sortir, pour la circonstance, les mêmes sarcasmes usés et les mêmes plaisanteries vieillottes dont leurs ancêtres se servaient déjà pour bafouer lâchement le talent inconnu et pauvre.

Selon ceux-ci, Paul Fort n'est qu'un poète négligeable parce que le grand public ne le connaît pas ! Mais, messieurs, il le connaîtrait, si vous aviez pris la peine de le lui faire connaître, comme ce serait votre devoir, si vous aviez la moindre idée d'un devoir quelconque.

Le grand public connaîtrait Paul Fort, n'en doutons pas un instant, comme il connaîtrait d'autres écrivains de talent, si ceux-ci et celui-là avaient le moyen d'acheter la réputation que vous, journalistes, vendez.

Dès lors, votre espèce de mépris à l'égard des inconnus n'est qu'un mépris, si j'ose dire, commercial, qui ressemble beaucoup à celui que manifestent les filles aux hommes trop pauvres pour acheter leurs faveurs.

Pour d'autres plumitifs, c'est Han Ryner qui, étant sans célébrité, est par conséquent sans talent.

Cette intelligente opinion dispense évidemment ceux qui la professent du moindre effort cérébral et les protège, pour toujours, de la méningite. Je m'étonne même que ces individus lisent autre chose que la signature des œuvres, lesquelles, n'est-ce pas ? sont d'autant plus belles

que leur auteur est apprécié de plus de personnes et touche des droits plus élevés.

Dans cet ordre d'idées, M. Scribe, qui devint riche, est un écrivain bien supérieur à Balzac, qui mourut pauvre. Nous sommes là en plein dans l'esthétique des marchands de cochons ; le pire arsouille milliardaire de Chicago a une vue aussi exacte de ces choses de l'art que le plus spirituel de nous sous-Aurélien Scholl du Boulevard.

Cette manière de faire du succès et de la fortune le critérium du talent étant particulièrement basse, ne nous étonnons pas que nos contemporains tendent de plus en plus à l'adopter.

Il faut à un peuple de larbins démocrates des maîtres dignes de lui, et comment les reconnaîtraient-ils, s'ils ne se désignaient à son attention par les signes les plus grossièrement visibles de la fausse supériorité ?

Viollet-le-Duc, qui écrivit : « Il est de l'essence même du génie de rechercher l'ombre », pensait évidemment à ces artisans de notre admirable moyen âge qui, après avoir sculpté dans la pierre le plus splendide poème que l'humanité ait conçu, n'ont pas daigné laisser leurs noms dans la mémoire des hommes.

Pour ces inconnus sublimes, nos journalistes ont sans doute autant de dédain qu'ils ont de respect pour cette bande d'escrocs, de souteneurs, d'invertis, de prostituées et de littérateurs, qu'ils nomment, avec un sérieux si comique, le Tout-Paris.

Il y a aujourd'hui, en France, une foule de gens dont les noms ne s'étalent pas dans les gazettes, et qui travaillent patiemment, obscurément, humblement à la grandeur de leur pays ; ce sont les nobles hommes si-

lencieux, dont Carlyle disait qu'ils sont le sel de la terre.

J'étonnerai sans doute beaucoup messieurs les gazetiers en leur disant qu'il y a plus de génie véritable et plus de talent réel dans un de ces hommes, que dans tous les académiciens, tous les salonnards et tous les plumitifs réunis. L'une des superstitions les plus niaises qui abrutissent les vivants, quand ils se sont libérés de toute foi en Dieu, est le culte des faux grands hommes. Nos contemporains sont pleins de cette idolâtrie.

Les hommages qu'ils refusent de déposer aux pieds de la Vierge-Mère, ces fiers penseurs prient humblement Mme Sarah Bernhardt de les accepter ! Les journalistes, entre autres idolâtres, sont des gens beaucoup trop éclairés, beaucoup trop malins pour s'incliner devant la sainteté, le génie ou simplement le talent.

On ne la leur fait pas, à eux, il ne faut pas venir leur raconter d'histoires ! Seulement, quand il s'agit d'un grotesque politicien tel que Roosevelt, ou d'un médiocre poète tel que Rostand, ils marchent comme un seul homme pour l'acclamer, et ils le font en des termes tels que, si leur héros avait quelque délicatesse, il serait écœuré d'une aussi plate flagornerie.

Je comprends fort bien que l'on se refuse à reconnaître Paul Fort et Han Ryner comme des princes de la littérature ; mais il faut que ce soit pour des raisons hautes, non pour des motifs vils. On peut penser qu'il y a une poésie plus sublime, plus digne d'être aimée que celle de Paul Fort ; on peut croire aussi que ce poète serait davantage un prince, s'il n'était pas le favori de toute une racaille qu'il devrait mépriser ; mais on n'a pas le

droit de nier, sans même les avoir lues, qu'il ait écrit de belles et charmantes œuvres, ni à plus forte raison celui de refuser de les lire, sous le prétexte qu'elles sont ignorées du grand public.

Le scandale des récentes élections littéraires n'est pas où le voient MM. les journalistes. Ils pensent qu'elles ont élevé Paul Fort et Han Ryner à une place à laquelle ils n'avaient pas droit, il faut penser, au contraire, qu'elles les ont fait déchoir de leur rang.

En effet, la royauté spirituelle ne peut pas, sans se nier elle-même, se soumettre à l'élection, et solliciter des suffrages.

Celui-là n'est pas un roi des âmes, qui ne sent pas l'occulte pouvoir qu'il exerce et qui a besoin qu'il lui soit confirmé par la voix publique. C'est une chose très mystérieuse que la gloire, les lauriers véritables sont invisibles, et celui-là seul est réellement glorieux qui n'a pas besoin que les hommes le lui disent et qui sait que leur silence est plein de son nom.

Une telle gloire suppose d'ailleurs beaucoup plus d'humilité que d'orgueil, et ceux qui peuvent y prétendre savent qu'il faut, pour la conquérir, renoncer à la renommée et se faire une règle de ne pas désirer être connu.

On oublie trop aujourd'hui que les puissances véritables, spirituelles ou temporelles, ont toujours été des cryptarchies, et qu'il faut, pour gouverner réellement le monde, renoncer au titre de gouvernant. Il est trop évident qu'une foule ne reconnaît dans un chef qu'elle-même, et que dès lors celui-ci agit moins sur elle qu'il n'est un instrument entre ses mains.

Celui-là seul qui n'est pas *reconnu* par ceux qu'il

prétend conduire a quelque chance de les diriger.

« Nul n'a jamais su le nom des vrais mages », fait dire Villiers de l'Isle-Adam à un de ses héros.

Cette profonde parole devrait être écrite en lettres d'or dans les salles de toutes les écoles et commentée par des professeurs intelligents. Elle sauverait peut-être de l'ambition malsaine de la renommée et de l'idolâtrie des grands hommes officiels les quelques millions de jeunes Français qui se destinent au journalisme.

JEAN THOGORMA.



TOUTE tendance antipathique qui n'est point assez motivée devient aussi contraire au développement de l'esprit qu'à la satisfaction du cœur.

AUGUSTE COMTE.

CORRESPONDANCE

A propos de « l'organisation scientifique du travail », notre ami Jules Ravaté, ouvrier tisseur à Roanne, nous adresse ses judicieuses observations.

Votre article sur le livre de M. Taylor m'a fait plaisir, d'autant plus que ce livre m'avait frappé.

Malgré tout ce qu'en dit l'auteur, je voudrais bien avoir l'avis des ouvriers employés à ce travail intensif et, en outre, je voudrais savoir si la machine physiologique et morale de l'ouvrier est tant que cela aimée, respectée, fortifiée. Le dollar-dieu est trop maître là-bas, trop aveugle pour prendre souci du bien particulier et général.

Et puis, aussi, je voudrais bien savoir ce que les ouvriers éliminés deviennent par suite de la meilleure organisation du travail. Si l'on examine les tableaux de statistique, je vois bien que, pour les ouvriers restant au travail, le salaire est augmenté, la journée de travail réduite ; mais je n'aperçois pas le salaire de ceux qui sont jetés à la porte. C'est une organisation scientifique du travail pour les possesseurs de capitaux et pour une catégorie ouvrière à équation personnelle presque nulle dans certains travaux ; mais ce n'est pas une organisation positive du travail pour l'ensemble social.

En tout cas, les principes scientifiques sur lesquels se

fonde cette meilleure organisation sont d'une très grande force. A ce propos, je vous signale quelques études françaises dans cette voie. Notamment celles de M. Imbert, de l'Université de Montpellier, qui ont paru dans le *Bulletin de l'Inspection du travail* et qui ont été résumées avec soin dans la *Revue générale des sciences* (juin 1911). Aussi celles de quelques inspecteurs du travail qui, avec des moyens dérisoires, ont tenté de dégager, de leurs rapports avec les industriels, les ouvriers et les laboratoires, certains principes qui sont du même ordre que ceux de M. Taylor.

Je voudrais que le livre de ce dernier fût le bréviaire technique des syndicalistes français, qui pourraient déterminer les industriels de notre pays, et aussi leurs camarades de travail, à ordonner leurs efforts et accroître ainsi la productivité des capitaux et du matériel en œuvre, sans plus de fatigue. Il est vrai qu'une telle action ne comporterait pas d'effets oratoires, et j'ai bien peur que mon désir ne soit pas réalisé de sitôt.

JULES RAVATÉ.

Ce n'est pas ici qu'on s'élèvera contre cette assertion que les améliorations matérielles ne suffisent pas. A propos du même ouvrage de M. Taylor, un de nos meilleurs économistes, professeur à une Faculté de droit catholique, m'écrivait :

« L'ouvrage de M. Taylor m'a intéressé. Évidemment, l'étude des moyens d'amélioration matérielle des conditions de logement et d'hygiène des populations ouvrières est un sujet très attachant. Toutefois, à mon sens, ce n'est qu'un côté du problème social, et pas même le côté primordial. Nous pouvons, en effet, avec une existence matérielle assurée et agréable, avoir dans les idées et les convoitises les mêmes désordres et les mêmes ferments anarchiques et révolutionnaires

que dans des milieux plus pauvres. Il y a un facteur moral, d'ordre social, que les facteurs économiques ne peuvent pas suppléer. Par exemple, le divorce, la ruine de la famille, l'union libre, etc. peuvent faire les mêmes ravages dans une société matériellement aisée où il fasse bon de vivre. A cet égard, vos doctrines sont fort judicieuses : les conditions matérielles de l'existence, si améliorées soient-elles, ne dispensent jamais d'un pouvoir spirituel qui s'inspire de la raison et se maintienne en harmonie avec elle. Le Play donne beaucoup à penser en cet ordre d'idées : de plus en plus, je crois, on reviendra à lui, avec réaction contre les idées d'égalitarisme démocratique et de licence qui ont prévalu depuis lui.»

A l'excellent observateur, au puissant empirique qu'était Le Play, — oui. Mais mieux encore à Auguste Comte, — plus large, plus complet, plus synthétique.

Nous avons vu que les progrès du machinisme, s'ils ont amélioré la condition matérielle du prolétariat, ont surtout contribué à son abaissement moral et social. Nous le verrions de même, comme le craint M. Jules Ravaté, pour l'organisation scientifique du travail, si celle-ci ne dépendait que des capitalistes et des chefs d'industrie, si elle pouvait se passer du facteur moral.

Mais M. Taylor insiste précisément sur ce point qu'elle exige une coopération générale de tous les agents de la production. Il signale même que, pour n'en avoir pas tenu compte, de grandes entreprises, qui avaient réuni tous les éléments matériels de succès, ont échoué lamentablement dans leur tentative.

C'est là une garantie provisoire suffisante pour les ouvriers, en attendant que leur organisation corporative et le pouvoir spirituel qui s'appuiera sur elle soient assez puissants pour contrôler, contenir et régler toutes les forces matérielles du gouvernement et de la richesse.

Ici, pour l'organisation scientifique du travail, le chef d'industrie est tenu de prendre en considération la situation de ses ouvriers, parce qu'il ne peut rien sans leur concours volontaire et intelligent. Il n'en va pas de même pour la machine.

Le résultat certain est que les ouvriers employés dans les usines où le travail a été organisé d'après les principes de M. Taylor ont un étalon de vie supérieur à celui des autres ouvriers, ils sont plus adroits, plus propres, plus sobres. Et le meilleur témoignage qu'on puisse donner d'une réelle amélioration sociale, c'est que, depuis trente ans, aucune grève n'a éclaté dans ces usines.

M. Jules Ravaté se demande avec inquiétude ce que deviennent les ouvriers qu'une meilleure administration de la main-d'œuvre rend inutiles. Eh bien ! le développement du machinisme nous a instruits là-dessus. Plus la production s'intensifie, plus on a besoin d'ouvriers, parce que plus le prix diminue, plus la consommation s'accroît. Si une nouvelle machine, de meilleures dispositions de travail font, d'une part, qu'on a moins besoin de main-d'œuvre ; d'autre part, avec la baisse de prix, la consommation s'accroît dans des proportions plus grandes, et l'on ne tarde pas à avoir un plus grand besoin de main-d'œuvre.

Sans doute, l'organisation scientifique du travail exige que l'on élimine d'une profession les travailleurs qui n'ont pas les qualités requises pour produire vite et bien dans cette profession. Mais s'ils n'ont pas ces qualités, ils en ont d'autres, qui conviennent précisément pour un autre métier. On ne fait donc que de les détourner d'une profession où ils végéteraient toujours pour les engager dans une autre où ils prospéreront.

Sans doute, dans notre individualisme anarchique, où aucune force n'est réglée, tout cela s'effectue par soubresauts, avec brutalité, souvent avec cruauté. Mais, dans l'ordre, ce triage professionnel se fera au début de l'apprentissage. Tout travail étant une fonction sociale, l'individu n'aura pas à rechercher la place qui comporte le plus d'avantages personnels, mais celle où il lui est donné de mieux servir la société. C'est le point de vue des devoirs positifs substitué à celui des droits métaphysiques.

Ce que nous avons à retenir, c'est que l'organisation scientifique n'est pas incompatible avec l'ordre et peut même contribuer à le rétablir, non seulement par un meilleur emploi

des moyens matériels et un meilleur aménagement des forces productives ; mais encore par sa vertu éducative. Car son application dénonce des erreurs économiques trop répandues et exige un développement du sens social.

G. D.



DANS l'ordre positif, l'organisation sociale, envisagée, soit dans son ensemble, soit dans ses détails, n'est pas autre chose que la régularisation de la division du travail, en prenant cette dernière expression, non dans le sens infiniment étroit que lui ont donné les économistes ; mais dans son acception la plus étendue, c'est-à-dire comme s'appliquant à toutes les diverses classes des travaux coexistants, soit théoriques, soit pratiques, qui peuvent être conçues comme concourant à un même but final, et y comprenant les spécialités nationales, aussi bien que les spécialités individuelles. Tous les progrès qui ont eu lieu ou qui pourront s'opérer dans l'organisation sociale peuvent être regardés, de ce point de vue, comme ayant eu ou devant avoir pour dernier résultat d'établir une meilleure distribution du travail.

AUGUSTE COMTE.

Les Livres qui font penser

Les Dieux ont soif, par ANATOLE FRANCE, 3 fr. 50. (Calmann-Lévy, éd.) — Un scepticisme qui abonde en réminiscences de Voltaire et de Renan, une forme élégante et sobre, mais parfois un peu apprêtée : voilà les titres de M. Anatole France, grand favori dans la république des lettres. Son ironie, si admirée, il l'avait répandue sur la religion, la politique, l'armée, la justice, l'amour, le mariage et je ne sais plus quoi encore. Il se délectait à montrer les petits côtés des grandes choses, et par là il délectait la majorité de notre bourgeoisie contemporaine en flattant son aversion pour tous les élans forts et généreux. A soixante-huit ans, il vient de s'apercevoir qu'il avait négligé d'atteindre une idole, la Révolution, et il s'est mis à écrire un roman sur la Terreur.

Le récit commence un peu avant la mort de Marat et déborde légèrement sur le 9 Thermidor. Il forme une série de tableaux, assez faiblement reliés, où les scènes de la vie publique se mêlent à celles de l'existence privée. L'ensemble, traité un peu en fouillis, fera regretter à certains la simplicité synthétique de *l'Orme du Mail*. Pourtant, l'impression de mouvement s'en trouve accrue, et, bien qu'elle ne soit pas exempte d'un certain pédantisme aboutissant à une surabondance de détails, la reconstitution des mœurs du temps amuse assez le lecteur.

Mais, pour peindre une époque où l'exaltation fut si forte, il aurait fallu un Shakespeare. Parmi les tentatives de cet ordre, ce que je connais de plus réussi, c'est *Sous la hache*, d'Élémer Bourges. Dans cet épisode des guerres de Vendée, le couteau de la guillotine devient un symbole de ralliement

pour les soldats de la République, et, quand on y voit un idiot remplacer au pied levé le bourreau qui vient de mourir et couper les têtes en ricanant, un peu du frisson qui agita la grande tourmente fait vibrer vos nerfs.

M. France n'a pas de ces audaces, et, comme tout bon sceptique, il ne s'échauffe guère. Sous son pinceau, le volcan révolutionnaire devient un volcan de cinématographe, silencieux et gris. Voici, par exemple, en quels termes il rapporte la comparation de la reine devant ses juges : « Antoinette, tant attendue, vint enfin s'asseoir en robe noire dans le fauteuil fatal, au milieu d'un tel concert de haine que seule la certitude de l'issue qu'aurait le jugement en fit respecter les formes. Aux questions mortelles, l'accusée répondit tantôt avec l'instinct de la conservation, tantôt avec sa hauteur accoutumée, et, une fois, grâce à l'infamie d'un de ses accusateurs, avec la majesté d'une mère. L'outrage et la calomnie seuls étaient permis aux témoins ; la défense fut glacée d'effroi. Le tribunal, se contraignant à juger dans les règles, attendait que tout cela fût fini pour jeter la tête de l'Autrichienne à l'Europe. » N'eût-il pas été préférable de passer l'affaire sous silence, plutôt que d'en présenter une telle esquisse ? Ailleurs, après trois pages sur la mort de Marat, l'épisode finit sur l'intervention d'une paysanne qui demande s'il s'agit du curé Mara, de Saint-Pierre de Querroy... L'auteur tient beaucoup à nous persuader qu'il ne se passe rien de sérieux dans le monde. Renan l'avait répété bien des fois, mais, tout de même, avec plus de finesse.

M. France garde pourtant toutes ses prétentions aux idées générales. Sur la foule assez confuse des personnages de petite taille, — gens du peuple, petits artistes, soldats, actrices, courtisanes, — trois figures d'hommes se détachent avec un relief accusé : le ci-devant noble Brotteaux des llettes, le barnabite Longuemare et le citoyen Évariste Gamelin. Leurs discours nous fournissent la philosophie de l'ouvrage.

Le ci-devant Brotteaux, réduit à fabriquer des pantins pour vivre, regrette l'ancien régime. Mais les violences du régime nouveau ne lui arrachent aucune indignation. Disciple d'Épi-

cure, lecteur assidu de Lucrèce, il ne découvre dans l'univers et la société que le jeu du hasard. Il aime les femmes comme de sympathiques poupées. Son goût pour les beaux-arts est de bon aloi. On nous le fait voir pratiquant à l'occasion une certaine bonté nonchalante, mais sans foi à l'efficacité de l'action véritable. A propos de tout, il émet des opinions d'une ironie dédaigneuse et molle. On reconnaît en lui l'étoffe du célèbre M. Bergeret. De son vrai nom, il s'appelle Anatole France.

Le barnabite Longuemare fait une autre figure. Aussi résigné que Brotteaux, il met bien plus de noblesse à se soumettre aux fatalités. Il possède une doctrine pour juger les actes humains. Il a le sentiment social que donne la foi catholique. Il dira : « Mon Dieu m'ordonne de vous aimer plus que moi-même. » Mais n'allez pas vous incliner devant ce moine, dans un mouvement de vénération. A certain endroit, le barnabite raconte fort longuement comment l'envie lui vint jadis de tirer la ficelle d'un de ces pantins qu'il avait été de mode de suspendre dans les appartements, comment cette envie lui troubla l'âme durant plusieurs jours, et comment son confesseur lui conseilla de la contenter pour recouvrer la paix intérieure. D'où il appert que ce religieux était accessible à de bien ridicules faiblesses... Ah ! que M. France a de l'esprit !

Quant à Évariste Gamelin, l'auteur en a fait le personnage central de son œuvre. D'un naturel doux et bienveillant, il a été empoisonné par les idées de Rousseau. Il croit dur comme fer que les idées nouvelles feront le bonheur du genre humain, et il devient impitoyable au tribunal révolutionnaire où il siège comme juré. Très patriote, son patriotisme consiste moins dans l'amour du sol ancestral que dans celui des chimères triomphant sur la terre de France. Ces chimères, voilà sa vraie patrie. Il veut les défendre contre les traîtres, et il découvre des traîtres partout. Rien n'arrête sa froide fureur, et, après la chute de Robespierre, il meurt à son tour sur l'échafaud, toujours persuadé que les générations futures lui devront le règne de la vertu, la fraternité universelle, la perfection dans le bonheur.

Cette figure est peut-être celle où l'auteur a mis le plus de vérité, sans parvenir pourtant à l'animer d'une vraie chaleur. Sauf peut-être quand il flétrit l'art des Fragonard et des Watteau, Gamelin n'apparaît guère en risible posture. Pourquoi l'ironie de M. France l'a-t-elle épargné ? La question est difficile à résoudre avec un esprit aussi fuyant que le sien. En tout cas, pour le lecteur que l'écrivain aurait conquis, une conclusion bien voulue se dégage du livre : c'est que les gens convaincus ne peuvent être que des imbéciles ou des énergumènes.

Nous en tirerons une autre. La légende révolutionnaire, sur laquelle ont vécu tant d'excellents bourgeois incapables d'infliger une égratignure à leurs semblables, a subi, depuis un quart de siècle, de sérieux assauts. Taine, d'abord, et plus encore l'histoire provinciale en voie de naître nous ont fait voir les choses telles qu'elles furent. M. France, qui en est resté à la philosophie bien retardataire d'Épicure, et qui ne compte pas parmi les promoteurs d'idées nouvelles, mais plutôt parmi les suiveurs de courants en voie de formation, s'est aperçu, sans doute, qu'il ne pouvait attendre davantage pour jeter sa pierre à l'idole. Comme il a pas mal d'admirateurs dans les rangs de ceux qui prétendent nous la faire encenser encore, nous espérons que son livre produira certains effets salutaires. Car nous, les positivistes, si nous pensons que la Révolution fut une crise fatale, nous pensons aussi que, depuis longtemps, les Français ont beaucoup mieux à faire que de vivre sur les erreurs monstrueuses où elle prétendit trouver l'évangile moderne.

Les Humanités et les médecins, par le docteur GRASSET, 1 franc. (Fayard, éd.) — Comme l'avaient préconisé M. Henri Poincaré pour la haute culture scientifique et M. Le Chatelier pour la formation des ingénieurs, M. le docteur Grasset réclame les vieilles humanités comme préparation à la carrière médicale. Et il réclame non seulement le latin, mais encore le grec. Ses arguments sont justes, et, sur cette question, je ne saurais que répéter ce que j'ai déjà dit à cette place : les humanités, qu'on pourrait d'ailleurs modifier dans leur programme,

comme l'indique l'auteur de la présente brochure, développent certaines facultés que la seule culture scientifique n'exerce pas et qui sont indispensables à l'homme complet.

Le docteur Grasset remarque très opportunément, à propos du grec, que les mots tirés de cette langue occupent une très grande place dans le vocabulaire médical. Il aurait pu se demander incidemment si on n'en fait pas abus. Une des manies de cet esprit métaphysique qui infeste toute la science moderne consiste en effet à créer des quantités de mots nouveaux, alors que les anciens peuvent parfaitement suffire. Me dira-t-on en quoi *cardiopathie* vaut mieux que *maladie de cœur*? Auguste Comte a mis au jour une foule de notions qui sont autant de belles découvertes, et, dans les onze volumes qui composent le principal de son œuvre, vous ne découvrirez que quelques termes de son invention.

Les humanités n'agissent pas seulement sur l'esprit. Elles font partie de la culture morale. M. le docteur Grasset insiste à bon droit sur la nécessité d'une haute moralité pour le médecin. « Il n'y a pas de profession, dit-il, dans laquelle la tentation de mal faire soit plus fréquente et plus séduisante... Aux charmes de la forme sous laquelle se présente la tentation de mal faire s'ajoute, pour le médecin, la conscience de la facilité grande qu'il a souvent de dissimuler ses actes immoraux et par suite d'en assurer l'impunité légale... Non seulement les fautes professionnelles du médecin sont le plus souvent cachées; mais même ses fautes contre la morale et contre la loi peuvent l'être beaucoup plus facilement que dans d'autres professions: un avortement provoqué, un internement arbitraire ne sont pas les seuls crimes que peut commettre un médecin; il peut empoisonner, abuser de la chloroformisation ou de l'hynoptisme, etc... Il est évident que le médecin a plus besoin que n'importe quel autre citoyen, non pas seulement d'un sens moral très affiné et très solide, mais encore d'une éducation morale tout à fait hors de pair. »

Que de praticiens devraient méditer ces lignes, à commencer par certains des plus célèbres! Qu'on les médite aussi dans les familles et que, avant de faire choix d'un médecin,

on s'enquiert de son honnêteté encore plus que de son savoir et de sa réputation.

A la venvole, poèmes, par JEAN STRADIOT, 3 fr. 50. (Grasset, éd.) — Le 26 janvier dernier, à Senlis, un de nos officiers aviateurs faisait une chute de 300 mètres, et on le relevait brûlé sous les débris de son avion. Il s'appelait Edmond Bœrner. Deux jours après il mourait avec un courage qui fit l'admiration des médecins appelés à son chevet.

Or, cet excellent soldat, fils lui-même de soldats, s'amusa à faire des vers, pour occuper ses loisirs. Fin lettré, doué d'une imagination fort vive, il les faisait vraiment fort bien, et beaucoup mieux, certes ! que tel académicien de tapageuse renommée. Une main pieuse les a recueillis et les a publiés sous le pseudonyme précédemment adopté par l'auteur pour signer une comédie et un recueil de contes. On verra, j'espère, par les extraits qui suivent, que jamais ne fut plus justifié l'aphorisme qui fait de la poésie « un don du ciel » et rien moins qu'un « métier ».

Breton d'origine, il a chanté sa Bretagne :

O pays de la mer ! l'Atlantique homicide
 Cercle tes schistes noirs d'une onde intranslucide,
 Et ses flots, tour à tour rugissant ou jasant,
 Demandent : Est-ce un monde ou n'est-ce qu'un brisant ?
 Le vent du large, en sa terrible chevauchée,
 T'assaille *comme une île aux terres arrachée* ;
 Mais toi, seule, à l'écart des autres nations,
 Tu te plais dans l'ardeur des méditations ;
 Car tes rocs de granit *qui font rager les vagues*,
 Sont calmes et pensifs sous le choc éternel
 Et, sous leur crâne dur, tes enfants aux yeux vagues
 Poursuivent à jamais un rêve solennel.
 Ils ont besoin d'avoir l'immensité sans bornes ;
 Ils aiment l'heure terne et les horizons mornes
 Comme sous d'autres cieus on aime la gaité.

Ah ! Bretons, vous l'aimez aussi cet Océan ;
 Car il a comme vous une âme de géant.
 Bien mieux que cette mer d'azur, aux flots limpides,
 Qui baigne les jardins fameux des Hespérides

Et la Grèce, berceau des Muses Piérides ;
 Ce grand océan sombre, et violent, et dur,
 Est fait pour votre cœur mélancolique et pur.
 Aimez-le bien, car il vous fit ce que vous êtes :
 Robustes et pieux, bons, courageux, honnêtes,
 Etc...

O Celtes chevelus, marchez dans le sillage
 Qu'ont tracé vos aïeux : conservez, ô Bretons,
 L'amour de votre mer sauvage
 Et la douceur de vos pardons.

Il fallait un vrai militaire, pour peindre « la Charge » avec
 la couleur violente et vraie des vers qui suivent :

Mort, nous te saluons ! Mort, ô joyeuse garce !
 Avec cette catin, la gloire, ta comparse,
 Qui d'un éclat menteur éblouit tout à coup.
 Nos regards, et tient peu, mais nous promet beaucoup,
Tu planes pesamment sur les sombres batailles.
 Et tu ris de plaisir, carcasse sans entrailles,
 De voir les chairs à nu, les os brisés, le sang
 Qui ruisselle; tu ris, quand le canon puissant
 Tonne par salve et de sa formidable haleine
 Fait vaciller ton spectre au milieu de la plaine !
 Tu ris, tu ris de voir les vieux tout chevronnés
 Se tordre en gémissant, comme des nouveau-nés,
 Et, *hurlant une soif* que rien ne désaltère,
 Des soldats appeler : Maman ! mordre la terre,
 Et pleurer; les plus doux comme les violents
 Crever à tour de bras des blessés pantelants ;
 Des hommes éperdus rouler sous les cavales,
 Des sabres s'ébrécher sur les os, et les balles
 Dans les pelisses d'or et dans les dolmans noirs
Faire éclater des trous comme des entonnoirs.
 Et nous t'aimons ainsi, Mort, ô joyeuse garce,
 Dans le bruit, la fumée et la poussière éparse !
 Nous sentons frissonner le rire de tes dents,
 Car tu souris toujours, ô Mort, à tes amants.

Toute la pièce est de ce ton.

Mais la bataille n'est pas seule à inspirer ce militaire. Il
 trouvera aussi des couleurs éclatantes, pour nous peindre les
 arènes de Nîmes :

Et toi, splendide amphithéâtre,
 Où, dans le temps jadis, une foule idolâtre
 S'éjouissait de voir les flots pourpres du sang
 Sur le tapis doré du sable éblouissant;
 Où le trident du belluaire,
 Sous les rets, horrible suaire,
 Cherchait le cœur de l'ennemi !
 Toi dont les voûtes ont frémi
 Lorsqu'en ton cirque, ainsi qu'en un large estuaire,
 La trirème, qui sous les avirons gémit,
 Avec un bruit de cataracte,
 Abordait en travers la lourde cataphracte;
 Qu'aux applaudissements du spectateur serein
 S'enfonçait la rostre d'airain
 A la flottaison des carènes !
 Où donc êtes-vous, mes arènes ?
 Aujourd'hui, lorsqu'une espada,
 Les jours de grande corrida,
 Pour le taureau qu'il trucidait
 Reçoit les honneurs de l'oreille ;
 Quand l'enthousiasme s'éveille,
 Que, dans leurs robes d'apparat,
 De voile rose, ou bien de velours incarnat,
 Toutes les femmes en délire,
 Les nerfs tendus comme une lyre,
 Acclament le beau matador
 Plastronnant sous sa cape d'or,
 Vos blocs, au fond de leur mortaise,
 Doivent alors tressaillir d'aise
 Et les âmes de vos moellons
 Vibrer comme des violons.

Un poète si vivant saura traiter de façon spirituelle les
 sujets amusants. Témoin cette « Missive à bride avalée sur
 le propos d'absence de pécunes » :

Vieux copain de bahut,
 Salut !
 J'écris cette missive
 Hâtive
 Pour te faire assavoir
 Ce soir
 Que, dans un cas fort piètre,
 J'impètre

Ton aide : il urgerait
 Qu'un prêt
 Fisses, et m'octroyasses
 Liasses
 De jolis faliots bleus
 Crasseux,
 Mais si doux à la vue,
 Qui muent
 En or précieux, en
 Argent
 Si nécessaire au vivre,
 En cuivre
 Pesant, ainsi qu'en bel
 Nickel,
 Puis, d'allure rapide,
 En vide
 Etc...

Plusieurs fois le poète aviateur a célébré le jeu aérien où il devait trouver la mort. Cette mort même, qu'il semblait présenter, il en a fait le sujet d'une de ses pièces, « le Capotage » :

Il voguait dans l'azur propice;
 D'un coup de stabilisateur
 Il lançait la terre, qui glisse
 Sous le halo de son hélice,
 Aux plus extrêmes profondeurs,
 Quand soudain son aile légère
 Se ploya dans un craquement;
 Il tomba tête la première.
 On l'emporta les pieds devant.

Tout lui souriait et la vie
 Ne lui montrait que ses appas;
 Il cheminait l'âme ravie:
 Le long de la route suivie
 Il n'avait trouvé sous ses pas
 Que des fleurs et pas une pierre.
 A courir dans le lit du vent
 Il tomba tête la première.
 On l'emporta les pieds devant.

.....

Si c'est moi que le sort épie,
 Si' me jette à bas du ciel bleu,
 Si dans le sang et la sanie
 J'endure une longue agonie
 Ou si je pèris par le feu,
 Amis, vous direz à ma mère :
 « Il n'a souffert aucunement.
 Il tomba tête la première.
 On l'emporta les pieds devant. »

« Vouloir vivre et savoir mourir ! » telle était la devise du lieutenant Bœrner. Sa poésie, où rien ne sent l'émotion simulée, suffirait à nous prouver qu'il y fut fidèle. Et il est rassurant de penser que notre race produit toujours de telles natures.

ANTOINE BAUMANN.

Sao Tiampa, épouse laotienne, par STRARBACH-BAUDENNE, 3 fr. 50. (Bernard Grasset, éd.) — L'aventure banale du jeune fonctionnaire colonial qui, dès son arrivée dans un poste lointain, contracte un « mariage indigène ». Et la suite n'a rien d'inattendu. M. le Délégué est exploité, trompé, ridiculisé. Il y perd tout prestige.

Il y a aussi la douloureuse question des métis. Ici, il meurt, faute de soins. C'est une solution commode, mais qui ne saurait se généraliser. L'auteur nous dit qu'à Java « le métis est livré à la tutelle complète de la mère et, quand vient l'adolescence, l'État se substitue au père, tenu jusque-là de lui fournir des subsides ». A mon sens, les Hollandais n'ont trouvé qu'un expédient qui leur prépare des mécomptes pour l'avenir.

La solution serait dans une conception plus haute de la colonisation, qui est le devoir de la civilisation et non le droit de sa force.

Ce ne sont pas des fonctionnaires qu'il faudrait envoyer aux colonies, mais des missionnaires, laïques ou non. Et ce

n'est pas dans une École, en faisant passer des examens, qu'on les recrutera et les formera. Dans mon *Afrique occidentale française*, j'ai traité cette question. Ces missionnaires n'iraient pas aux colonies pour « se faire une situation », ni pour bati-foler avec la Vénus jaune ou noire et faire de la littérature, mais par vocation. Leur « service social » pourrait être, d'ailleurs, temporaire. J'avais indiqué cinq années comme durée convenable. Et la solution que n'aperçoit pas l'auteur est toute simple : la continence. Elle est, au surplus, dans les climats torrides, une condition de santé, — comme la tempérance. S'il y avait une administration des colonies clairvoyante et ferme, serait immédiatement révoqué tout fonctionnaire qui cohabite avec une indigène, qui boit habituellement l'apéritif, qui joue, fait des dettes et fume l'opium.

Notre influence y gagnerait et notre action en serait d'autant plus efficace.

Notons, en passant, l'absurdité de notre administration coloniale, de toute notre Administration, qui semble considérer que la fonction est faite pour le fonctionnaire. C'est ainsi que les postes éloignés, les plus difficiles à tenir, sont confiés aux jeunes fonctionnaires, cependant que les coloniaux expérimentés restent dans les grands centres à noircir du papier.

Mais l'auteur a voulu surtout faire œuvre littéraire. Et, à ce point de vue, son livre est charmant. Néanmoins, s'il lui fallait une telle mésaventure pour s'inspirer, point n'était besoin d'aller si loin (aux frais de la Princesse). Les *p'hu sao* pullulent dans les *boun* d'Aubervilliers, de Vaugirard ou de Belleville. Et elles ne le cèdent en rien à celles du Laos ou du Mossi.

De ce côté, il y a peut-être un débouché pour l'École coloniale. Le budget bénéficierait des frais de voyage et la littérature n'y perdrait rien, — non plus que la colonisation.

Le Conflit anglo-allemand. La guerre impossible, par MICHEL PAVLOVITCH, o fr. 60. (Giard et Brière, éd.) — Réponse — quelque peu tardive — d'un socialiste russe à la retentissante brochure du socialiste anglais Robert Blatchford, *le Danger*

allemand, dont il a été rendu compte ici même, lors de sa publication, il y a deux ans.

Pour ce publiciste Tant-mieux, l'Allemagne n'est et ne peut être l'ennemie de l'Angleterre. Tout au plus peut-elle la stimuler par une amicale rivalité industrielle et commerciale. De plus, cette guerre anglo-allemande, qui serait désastreuse pour les deux nations, est aussi impossible en fait qu'un match de boxe « entre une baleine et un éléphant ». Si l'Allemagne arme si terriblement, c'est pour faire prospérer son industrie métallurgique. « Tandis que les autres branches de la production ouvertes à la libre concurrence se contentent de 20 à 30 p. 100 de bénéfices, les maisons chargées de la construction du matériel de guerre dédaignent le 100 p. 100; c'est, si nous en croyons un enquêteur allemand, du 200 à 300 p. 100 qu'il leur faut. » Les fortifications de Flessingue elles-mêmes n'attestent que le goût du Prussien pour le pittoresque...

Sans doute. Et ce sont là d'excellentes raisons pour rassurer les Anglais et nous-mêmes. Malheureusement, elles ont déjà servi. Il y a quarante-cinq ans, — après le traité de Gastein ! après Sadowa ! après le traité de Prague ! — les Thiers, Jules Favre, Jules Simon, Girardin, Gratry, Frédéric Passy, Loyson, *e tutti quanti*, parvinrent à nous convaincre qu'une guerre avec l'Allemagne était impossible, que s'y préparer serait faire injure à l'amitié allemande, que nul homme d'État n'avait d'intentions plus pures et plus pacifiques que Bismarck, etc.

Et nous nous souvenons des effroyables désastres que provoqua cette éloquence.

G. DEHERME.

Histoire artistique des Ordres Mendiants, par LOUIS GILLET, avec 12 planches en phototypie, 9 francs. (H. Laurens, éd., 6, rue de Tournon.) — L'auteur de ces études sur l'art religieux en Europe du treizième au dix-septième siècle s'est

proposé de faire la monographie du mouvement religieux qui s'est propagé pendant plus de quatre siècles à travers toute l'Europe, par les deux grands ordres dominicain et franciscain, c'est-à-dire les Ordres Mendians. « On appelle ainsi, on le sait, dit l'auteur, des formations religieuses d'une nature très particulière, en ce que, comme leur nom l'indique, elles font profession de rejeter toute espèce de propriété individuelle ou collective, pour vivre au jour le jour, sans capital ni économies d'aucune sorte, du travail de leurs membres et des aumônes des fidèles. C'est, à l'égard de la pauvreté, la stricte application de la prière évangélique : *Panem quotidianum da nobis hodie...* Les Ordres Mendians du treizième siècle apparaissent ainsi comme une des formes les plus originales du monachisme, dont le caractère essentiel est l'action populaire. Aucun produit religieux n'exprime mieux certaines circonstances historiques et sociales, ni ne se présente dans le passé avec des traits mieux définis et plus nettement physiologiques. Ajoutez que les Ordres Mendians ont suscité pendant trois siècles, à travers toute l'Europe, un nombre incalculable d'œuvres d'art; qu'ils sont contemporains du mouvement de pensée d'où sort la Renaissance; qu'ils se trouvent ainsi associés, dans une mesure à préciser, à quelques-uns des plus graves événements de notre histoire morale; que deux de ces Ordres sur quatre, — les Mineurs ou Franciscains, les Dominicains ou Prêcheurs — (les deux autres sont les Carmes et les Ermites de Saint-Augustin), ont produit une foule de légendes, d'héroïques ou poétiques figures, à commencer par celles de leurs fondateurs, saint Dominique et saint François, figures qui font partie des plus chers souvenirs, du trésor spirituel conservé par l'humanité...

« Pendant des siècles, à défaut d'unité politique, de nationalités centralisées et définies, nous les avons vus faire régner des sentiments communs. Ils forment alors la seule organisation générale, le seul pouvoir qui relie les foules dispersées. Les fonctions d'enseignement, de communication, les services d'information et de vulgarisation, dévolus de nos jours à la presse, ont été une part de l'office qu'ils remplissaient.

Ils sont le système nerveux de l'Europe au moyen âge. Ils assurent la cohésion de la famille humaine. La vie morale de l'Occident, jusqu'à la Renaissance, serait inexplicable sans l'action universelle des ordres religieux et en particulier des Ordres Mendiants. »

M. Louis Gillet nous fait donc assister au développement d'une vaste révolution de la sensibilité; une vague d'émotion parcourt la chrétienté et se traduit partout en œuvres touchantes et pathétiques. « Nous ne nous faisons plus l'idée de l'émotivité des foules au moyen âge, écrit-il, de leur faculté d'exaltation, de leur état d'illuminisme, de leur promptitude à marcher, à se mobiliser à la suite d'une idée, d'un fantôme, d'un mirage... »

Sous cette influence nouvelle on voit se transformer d'abord l'architecture; la vie, le drame font irruption dans l'art, remplacent de plus en plus les abstractions et les idées. La peinture moderne naît avec le réalisme d'un Giotto. L'auteur nous promène ainsi à travers les chefs-d'œuvre de la basilique d'Assise à l'Arena de Padoue, de la chapelle des Espagnols au Campo Santo de Pise, puis dans le reste de l'Europe, devant les *Sépulcres* de Tonnerre et de Solesmes, le *Chemin de Croix* de Nüremberg, les *Danses macabres* de Saint-Maclou et du cimetière des Innocents. Il étudie l'influence des grands livres des Mendiants, les *Méditations* et la *Légende dorée*, on voit se multiplier les dévotions des confréries, celles des Sept-Douleurs ou de Notre-Dame du Rosaire; on retrace enfin sous toutes ses formes l'étonnante fécondité de cette religion populaire.

Le conflit de ce christianisme avec la Renaissance et la Réforme, sa lutte contre les idées modernes et sa défaite définitive lors du Concile de Trente, ses suprêmes transformations et les survivances qui en demeurent dans l'art et la pensée du dix-septième siècle, forment le sujet des dernières leçons. Tout cela est présenté sous une forme vivante, par de larges tableaux pleins de mouvement. C'est un grand drame dont les héros sont saint François et Giotto, Angelico, Savonarole, Véronèse, Rubens, Murillo.

« Alors, conclut M. Louis Gillet, si l'on ajoute la somme des œuvres disparues au nombre incalculable de celles qui subsistent encore, il semble que nous prenions une vue nouvelle de la vie; le passé se montre sous un autre jour. Ce qu'on appelle les grands faits, les conquêtes, les batailles, perd subitement son importance. Ces événements fameux ne paraissent plus que des accidents fortuits et éphémères; ils n'ont fait qu'un peu de bruit, produit qu'un léger remous, un trouble d'un instant dans un coin de l'univers. Ce qui occupait la pensée, ce qui faisait le fond de la vie, c'étaient ces crucifix, ces Vierges, ces tombeaux; les grands personnages de l'existence, c'étaient ces saints, ces saintes, ces apôtres, ces martyrs, ce personnel céleste qui apparaît au ciel des imaginations, comme chaque soir, après le tumulte et la poussière du jour, se montrent au front des nuits les mêmes constellations.

« Ainsi, soit qu'on la regarde du point de vue des faits ou du point de vue de l'art, l'histoire change d'aspect... Grâce à l'art, on peut croire que la somme du bien, dans ce triste univers, l'emporte sur celle du mal. Tandis qu'une poignée d'ambitieux bouleverse le monde et l'emplit de violences, de désastres et de crimes, l'immense peuple chrétien n'est occupé, au moyen âge, que de quelques objets simples et invariables; il ne songe qu'à cultiver ses rapports avec l'infini. Le grand intérêt de sa vie est de pénétrer chaque jour davantage dans les choses idéales. L'idée de la douleur et celle de la mort, la pensée du péché et celle du salut, le grand drame de la rédemption, le sens de nos destinées, voilà ce dont a vécu la conscience de ces myriades obscures. Elles ont élaboré quelques-unes de nos plus précieuses notions morales: elles ont perfectionné les sentiments humains.

« Voilà ce que nous enseignent les monuments de l'art chrétien, ces Christs, ces *Pitiés*, ces Madones de nos églises ou de nos musées, ou qui parfois, au fond d'une paroisse de campagne, nous parlent brusquement des hommes d'autrefois. Elles nous disent, ces vieilles œuvres, que la plus belle histoire, celle du divin dans le monde, reste encore à écrire;

que parmi les grands hommes, on ne fait pas leur part à ces héros de la sainteté et de l'imagination, à ces apôtres, à ces chefs qui tracèrent pour des générations entières le cadre de leurs rêves et de leurs méditations ; et qu'en définitive, ce sont les petits, les simples et les humbles de cœur qui font le mieux les affaires de l'humanité. »

Au moment où les études franciscaines excitent tant d'intérêt, nul doute que ce livre ne rencontre, auprès du public, la même faveur qui accueillit celui de M. Thode sur *Saint François d'Assise et les origines de la Renaissance* ; l'ouvrage de M. Louis Gillet en est le meilleur complément.

Atta Troll, par HENRI HEINE, traduit en vers français par ÉDOUARD CHANAL, 3 fr. 50. (Figuère, éd.) — Travail consciencieux qui a dû demander beaucoup d'amour. Mais notre poésie n'a pas besoin de franciser Henri Heine qui avoue :

Un rêve de la nuit d'été,
Voilà mon fantasque poème,
Sans but, comme ont toujours été
L'amour et la vie, — et Dieu même !

Çà et là, pourtant, une vision poétique. Ainsi :

Bayadères exténuées,
Les montagnes, sous le satin
De leurs blancs peignoirs de nuées,
Frissonnent au vent du matin.

Quelques-uns de nos jeunes poètes du jour, encore qu'ils n'aient pas le génie dont ils se vantent, font d'ailleurs aussi bien, et parfois mieux.

A. GUÉRIN.

Esquisse de la science du bonheur construite d'après le plan méthodique, par FRANÇOIS DAVID, 3 fr. 50. (Giard et Brière, éd.) — J'ai sous les yeux la seconde édition, déjà

agée, de cet opusculé. Présentant à un seigneur de son temps un traité de calcul infinitésimal de son propre cru; le malicieux Fontenelle disait à l'opulent patricien : « Monseigneur, je vous présente un livre que quinze personnes à peine, en Europe, peuvent comprendre, — et l'auteur n'est pas de celles-là. » Je souhaite que M. David comprenne son écrit, et que ses lecteurs nombreux aient le même bonheur. Pour moi, je déclare mon incompétence. Je n'ai su même acquérir le vocabulaire, nécessaire, paraît-il, à la science nouvelle. Je ne parviens pas à retenir le sens précis de mots tels que *anheur*, *bonheur radiant*, *évoluscience*, *pankeur*, *gramheur*, *heurheur*, *kilopamheur*, *métruscience*, *statuscience*, et autres néologismes dont, avec soin, M. David nous donne le copieux lexique. Je renonce à la science du bonheur qui me vaudrait tant de peines.

ÉLOI PÉPIN.

La Guerre. Ses causes et les moyens de la prévenir, par le docteur CASIMIR MACIEJEWSKI, 2 francs. (Giard et Brière, éd.) — Après un examen, quelque peu superficiel, des faits qui ont provoqué les guerres dans les cent dernières années, l'auteur a cru devoir classer ces faits en causes primaires, secondaires, mixtes et fictives.

Les causes primaires sont : A. Tendance à la possession des biens matériels : conquête des territoires, gain, protectionnisme et autres causes économiques. — B. Tendance à la possession de biens spirituels, c'est-à-dire tendance à la gloire, à l'hégémonie, au prestige, au pouvoir, à la domination, émulation. — C. Tendance à un état plus parfait : changement de dynastie, liberté, unité nationale.

Les causes secondaires sont : A. Défense. — B. Tendance à la reprise des territoires perdus. — C. Tendance à la revanche. — D. Révolte d'un peuple subjugué. — E. Haine des races. — F. Honneur national.

Les causes mixtes ne sont que la combinaison des causes primaires et secondaires.

Enfin, les causes fictives sont chacune de celles qui viennent d'être énumérées quand elles ne sont que des prétextes.

Ce sont là des jeux innocents de l'esprit. Mais ce qu'en déduit l'auteur est assez curieux.

Le problème du pacifisme ne dépend que des causes primaires, et le fondement de celles-ci est la tendance à la conquête. Le militarisme n'est donc pas un danger pour la paix. Il peut même contribuer à la maintenir. Son développement a déjà rendu les guerres plus rares et moins longues. L'anti-militarisme va donc contre le pacifisme. L'auteur n'a pas confiance non plus aux méthodes diplomatiques et à l'arbitrage.

Il propose, il est vrai, l'établissement de tribunaux internationaux ; mais appuyés par une force militaire internationale à laquelle chaque puissance contribuerait dans la proportion d'un dixième de leurs forces nationales.

Ce projet n'est pas moins chimérique, on le voit, que tous ceux qu'ont pu imaginer jusqu'ici les pacifistes.

L'ordre international, c'est-à-dire la paix, ne pourra être définitivement établi que par un pouvoir universel, c'est-à-dire spirituel. Et celui-là seul n'a pas besoin de soldats et de canons pour se faire obéir.

R.

Nous avons reçu :

En voyage, poèmes, par HENRI GUINOT, 3 fr. 50. (Grasset, éd.) — Abondance et facilité. Mais rien de plus.

La Vie orgueilleuse, poèmes, par EDMOND BLANGUERNON, 3 fr. 50. (Figuière, éd.) — De l'émotion, une forme satisfaisante, et, heureusement, beaucoup moins d'orgueil que le titre n'en annonce. Quelques strophes vraiment bonnes.

Exemple :

Je vais, cheveux au vent, dans l'aurore qui vibre,
Sentant la vie émue à ma tempe bondir ;
Et mon âme, levée au ciel immense et libre,
Charge un nuage d'or de son jeune avenir.

Par delà les yeux, poèmes, par MARC JOSÉ DE CHANTAL. (Figuière, éd.) — Des vers très vagues de fond et de forme.

Cœur et Raison, par ÉMILE PERRET, 4 francs. (E. Figuière, éd.) — On ne saurait mieux dire que l'auteur lui-même :

Des vers, encore des vers, et puis toujours des vers.

Las !...

Lettres de Mgr Jean de Fontanges, évêque de Lavaur, publiées avec notices, notes et index par le baron DE GAIX, 3 fr. 50. (Champion, éd.) — Ce recueil, d'un intérêt un peu léger pour le grand public, offrira une utile contribution à l'histoire du Languedoc. On y voit un prélat du dix-huitième siècle qui prenait fort à cœur sa fonction pastorale, tout en se préoccupant des affaires générales de sa province et de tout le royaume, et en installant même une fabrique de drap dans sa ville épiscopale. Une honnête et aimable figure.



Le Directeur-Gérant : G. DEHERME.

27-9-12. — TOURS, IMPRIMERIE E. ARRAULT ET C^{ie}.

POUR NOUS AIDER



Nous n'ouvrons pas de souscription ; mais on nous aidera efficacement en nous recrutant de nouveaux lecteurs, en abonnant des bibliothèques publiques, syndicats, universités populaires, coopératives, cercles, etc., en nous indiquant des libraires dépositaires pour la vente au numéro, en nous signalant les libraires des gares de chemins de fer et du Métropolitain qui ne tiennent pas encore *la Coopération des Idées*, en nous faisant parvenir les adresses des personnes à qui nous pouvons envoyer un numéro spécimen.



En vente à **La Coopération des Idées.**

(*Envoi franco*)

Système de Politique positive , par AUGUSTE COMTE, 4 vol. in-8 de 748, 510, 675 et 726 pages	16 fr.
Appel aux conservateurs , par AUGUSTE COMTE, un vol. in-8 de 136 pages	3 fr.
La Synthèse subjective ou Système des conceptions propres à l'état normal de l'Humanité , par AUGUSTE COMTE, tome premier (seul publié) : <i>Système de logique positive</i> ou <i>Traité de philosophie mathématique</i> , un vol. in-8 de 776 pages.	9 fr.
Testament d'Auguste Comte , avec les documents qui s'y rapportent, pièces justificatives, prières quotidiennes, confessions annuelles, correspondance avec Mme de Vaux, publié par ses exécuteurs testamentaires, 2 ^e éd., un vol. in-8 de 570 pages	10 fr.
Lettres d'Auguste Comte à divers , publiées par ses exécuteurs testamentaires.	
Tome I ^{er} , première partie, un vol. in-8 de 656 pages	8 fr.
Tome I ^{er} , seconde partie, un vol. in-8 de 392 pages	6 fr.
Tome II ^e , un vol. in-8 de 364 pages.	10 fr.
Notice sur la vie et l'œuvre d'Auguste Comte , par J. LONGHAMPT, un vol. in-16 de 218 pages.	1 fr.
La Religion positive , par ANTOINE BAUMANN, un vol. in-16 de 292 pages (Perrin et C ^{ie} , éditeurs)	3 fr. 50
<i>Ouvrages de M. Georges Deherme.</i>	
Croître ou Disparaître , un vol. in-16 de 280 pages (Perrin et C ^{ie} , éditeurs)	3 fr. 50
La Crise sociale , 3 ^e édition, un vol. in-16 de 375 pages (Bloud et C ^{ie} , éditeurs).	3 fr. 50
Auguste Comte et son œuvre. — <i>Le Positivisme</i> , un vol. in-16 de 128 pages, avec deux portraits hors texte (Giard et Brière, édit.).	2 fr. 50
L'Afrique occidentale française. — <i>Action politique. Action économique. Action sociale.</i> — Ouvrage couronné par l'Académie française et par la Société antiesclavagiste de France. Un vol. in-8 de 528 pages (Bloud et C ^{ie} , éditeurs)	6 fr.
La Démocratie vivante , un vol. in-8 de 402 pages (Bernard Grasset, éditeur).	4 fr. 50

La **COOPÉRATION DES IDÉES** est en vente dans les **principales gares de France et du Métropolitain de Paris.**

- AU HAVRE, *Librairie V^{ve} Dombre*, 10, place de l'Hôtel-de-Ville.
A CAEN, *Librairie L. Jouan*, 98, rue Saint-Pierre.
A ROUEN, *Librairie Centrale*, 26, rue des Carmes.
A CHARTRES, *Librairie Lester*, place des Halles.
A ROANNE, *Librairie Boissy et Lauxerrois*, rue du Lycée.
A AMIENS, *Librairie Prudhomme*, 14, Place Gambetta.
A TOURS, *Librairie Tridon*, rue Nationale.
A BOURGES, *Librairie L. Renaud*, 12, rue Moyenne.
A NEVERS, *Librairie Th. Ropiteau*, place Gux-Coquille.
A PARIS, *Librairie Affolter*, 50, rue Delaborde.
— — *Bénard*, Galeries de l'Odéon.
— — *Blanchard*, 4, boulevard Saint-André.
— — *Crès et C^{ie}*, 3, place de la Sorbonne.
— — *Feuillâtre*, 8, boulevard Denain.
— — *Coulon*, 47, rue des Martyrs.
— — *Floury*, 1, boulevard des Capucines.
— — *Gâteau*, 8, rue de Castiglione.
— — *Hétains*, 50, rue de Passy.
— — *Leroy*, 65, avenue d'Antin.
— — *Martin*, 3, faubourg Saint-Honoré.
— — *Maynier*, 54, rue de Seine.
— — *Méa*, 1 bis, rue du Havre.
— — *Melet*, 45, Galeries Vivienne.
— — *Sevin et Sarrat*, 25, rue La Boétie.
— — *Stock*, 155, rue Saint-Honoré.
— — *Tassel*, 44, rue Monge.
— — *Timotéi*, 14, rue de Castiglione.

LES CLASSES MOYENNES

Étude sur le parasitisme social

Par **GEORGES DEHERME**

Un volume in-16 de 320 pages à 3 fr. 50
(Perrin et C^{ie}, Éditeurs, 35, quai des Grands-Augustins)